

Confidences entrem@ilées en temps de confinement

*Journal de quarantaine de la 2^{de} 4 du lycée Paul Doumer
au Perreux-sur-Marne*

du vendredi 13 mars 2020 au mardi 21 avril 2020



Avant-propos

Quel choc ! Brutalement, le pays est mis à l'arrêt et doit se plier à la volonté d'un « virus microscopique » qui paralyse l'humanité entière. L'ambiance générale est étrange : Il est interdit de sortir de chez soi !

Certains ont voulu prendre sa dangerosité à la légère et ont failli le payer de leur santé. La situation est grave et chacun cherche à comprendre ce qui se passe en essayant de maîtriser ses angoisses. Passés les premiers moments de sidération, il faut s'adapter au nouveau mode de vie et de travail.

Triste et désolé, le lycée est fermé et ne résonne plus de ses bruits habituels, les élèves vont en cours « à distance ».

Nous saluons l'initiative de Madame B. de tenir ce journal avec sa classe. Le travail d'expression écrite redonne du sens aux apprentissages et permet de collecter la mémoire de cette période unique de confinement, et aux élèves de participer à l'écriture de leur histoire en exprimant leurs ressentis. Pour se rassurer, pour ne pas s'isoler et pour garder espoir, il fallait dé-confiner les idées.

Djamila Yousfi, proviseur du lycée Paul Doumer



Lycée désormais clos

Remerciements

J'adresse mes plus vifs remerciements à tous ceux qui ont participé à la rédaction de ce journal et qui ont accepté de livrer leurs impressions :

les 35 élèves de la 2nde 4



La 2^{de} 4 devant le musée d'Orsay (22 novembre 2019)

leurs parents,

leurs professeurs,

le proviseur ainsi que le proviseur-adjoint.

Mes remerciements vont également à l'intendante du lycée Paul Doumer, qui a accepté que le Lycée finance l'impression en plusieurs exemplaires de notre journal, au directeur de la médiathèque du Perreux, pour l'avoir publié sur le site de la médiathèque et à **Christel Royer**, maire du Perreux pour avoir autorisé sa publication sur le site de la Ville.

Je remercie enfin ceux qui ont enrichi ce journal de leurs remarques exigeantes mais bienveillantes : Madame R., bibliothécaire à la médiathèque du Perreux, ainsi que ma tribu confinée avec moi.

V. B., professeur de français

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.
(« Les Animaux malades de la peste » de Jean de La Fontaine)

Nulla dies sine linea, Pas un jour sans une ligne.
(Pline l'Ancien)

Vendredi 13 mars (V. B., professeur de français) :

De quoi donner raison aux superstitieux. La nouvelle-couperet vient de tomber : les écoles ferment leurs portes à partir de lundi. Un sentiment mitigé : une brèche temporelle, des vacances volées et une prise de conscience de la gravité de la situation, ou du moins un début de prise de conscience. Cours avec les 2^{de} 4 de 13 h à 14 h, dernier cours avant au moins cinq semaines. Délaissée pour le moment la lecture linéaire d'une scène du *Misanthrope*. L'heure est à la solennité. Il faut transformer cette situation inédite en expérience exceptionnelle et en même temps motiver les élèves qui risqueraient de décrocher, de partir en vrille. Certains élèves mesurent la gravité du moment. D'autres, excités par cet horizon de liberté qui s'ouvre à eux, savourent cette école buissonnière autorisée et parasitent le cours, le sabordent et se sabordent, à quelques heures du conseil de classe.

Vendredi 13 mars (L., lycéen) :

L'Empire du Milieu est tombé. La Botte a été touchée. Désormais, l'Hexagone succombe à ce mal. Pourquoi le monde semble-t-il peu à peu s'arrêter de tourner ? Pourquoi l'Histoire prend-elle la tournure d'un mauvais scénario de science-fiction ? C'est comme si la Terre se vengeait enfin de tous les tourments qu'on lui fait subir depuis des siècles. Semblable à une mère souffrante, désespérée et en détresse, qui, frappée quotidiennement par un enfant terrible, se déciderait, en le punissant, à ne plus se laisser faire. Le ciel bleu de Shanghai ne serait-il pas la preuve d'une telle émancipation ? Quelle ironie ce serait pour l'être humain, si peu préparé et crédule, de pouvoir profiter à volonté de ces ressources, jusqu'à l'abus, mais qui, en contrepartie, devrait se soumettre aux lois d'une maladie pareille. Ce fléau ainsi lui rappelle qu'il y a toujours plus fort.

Et la situation empire de jour en jour. Le mercredi 11 mars, l'Organisation Mondiale de la Santé a déclaré l'épidémie comme étant officiellement une pandémie. Depuis hier soir, on sait que les écoles françaises vont fermer et que le chômage partiel sera remboursé pour chacun. Le Roi des virus est donc aussi le Roi des hommes : il fait fléchir les chefs et se réfugier les peuples.

Nous, les jeunes, nous nous réjouissons déjà des vacances que nous accorde la maladie. Nous sommes déplorables. Comme on dit, le malheur des uns fait le bonheur des autres. En ce jour si particulier, l'atmosphère est tendue, les gens s'évitent, comme si c'était le calme avant la tempête. Tout le monde sait qu'un confinement se profile mais peu en parlent et la majorité préfère ne pas y croire. Eviter de penser à un sujet qui nous dérange permet apparemment de nous donner l'impression de son inexistence. Mais le virus est bien là. Les hôpitaux croulent sous le poids d'une situation trop grave pour leur dos déjà bien abîmé. On songe à l'organisation des cours, on se prépare à une situation que nul n'aurait pensé un jour arriver si vite. Mais la maladie est déjà parmi nous, dorénavant elle décime, elle n'est plus qu'à nos portes. Aujourd'hui, la guerre n'a fait que commencer.

Samedi 14 mars (V. B., professeur de français) :

C'est encore un jour normal, un début de week-end, mais déjà se prépare la semaine à venir. Quatre à cinq heures hebdomadaires de français de moins à compenser, à combler. Je suis inondée de messages censés m'aider à créer une classe virtuelle, avec des visioconférences. Pourquoi pas ? Mais encore faudrait-il avoir un ordinateur avec micro et caméra. Les cours du CNED proposés ? Je les parcours et déchant vite. Ils ne correspondent pas du tout à ma progression pédagogique. Le manuel ? Intéressant, car permettant de ne pas passer son temps sur les écrans (assonance inconsciente). Une fois les cours préparés, comment les envoyer ? L'ENT ? souvent saturé. J'imagine déjà les subterfuges de certains élèves pour justifier leurs travaux non rendus. Alors ? multiplier les voies/voix de communication possibles. Tout un après-midi consacré à l'élaboration d'une « classe à la maison ».

Samedi 14 mars (D., lycéen) :

Aujourd'hui était notre dernier jour de cours. En effet nous savions depuis jeudi soir, suite à l'allocution du président de la République, que les écoles fermeraient, afin de limiter au maximum la propagation du virus. Je suis donc allé au lycée le matin, où l'on nous a de nouveau expliqué comment les cours à distance allaient se dérouler. Dès ce début de week-end, la panique est déjà palpable, les gens commencent à se ruier dans les supermarchés pour faire des stocks, les rayons de pâtes sont vides, on parle déjà de confinement, à l'image de la situation transalpine depuis la semaine dernière. Effectivement depuis le lundi 9 mars, tous les Italiens sont confinés. Mes amis italiens m'ont appelé pour me raconter la situation (les distances de sécurité dans les files d'attente pour les supermarchés et les attestations de sortie). C'est stressant, espérons ne pas en venir là, si confinement il y a, nous n'aurons même pas de sport à voir à la télévision.

Dimanche 15 mars (V. B., professeur de français) :

Le coronavirus continue sa progression tentaculaire, mais le soleil printanier le fait oublier. La veille au soir, une nouvelle annonce vient pourtant de tomber : la France est en stade 3 et les commerces « non prioritaires » sont fermés. Mais la vie refuse d'abdiquer. Au Perreux, des magasins encore ouverts. Au marché, une foule compacte. Sur les bords de Marne, des pique-niques improvisés. Marcheurs, coureurs, cyclistes sont là, comme si le temps ne s'était pas arrêté. Une proximité, une promiscuité. Tous mobilisés pour profiter de l'instant présent. Le premier tour des élections municipales ? Il passe à la trappe et le soir, les débats télévisés sont plus coronavisés que politisés.

Dimanche 15 mars (N., lycéenne) :

Je suis motivée à respecter les règles du confinement mais, malgré ma détermination, rester enfermée toute la journée durant de nombreux jours dans une seule pièce va être compliqué pour moi. Les seuls déplacements conseillés sont ceux pour se rendre dans des magasins alimentaires, mais c'est difficile pour moi car j'habite loin de ces commerces. Mon rythme de vie ne va tout de même pas être déstabilisé par les nouvelles mesures prises. J'ai l'habitude de me réveiller à une heure raisonnable et à fournir un travail régulier. Je compte continuer ainsi les jours qui viennent. J'espère vraiment que chaque personne respectera les règles du confinement et que cette période éprouvante pour chacun ne durera pas.

Première semaine de classe à la maison

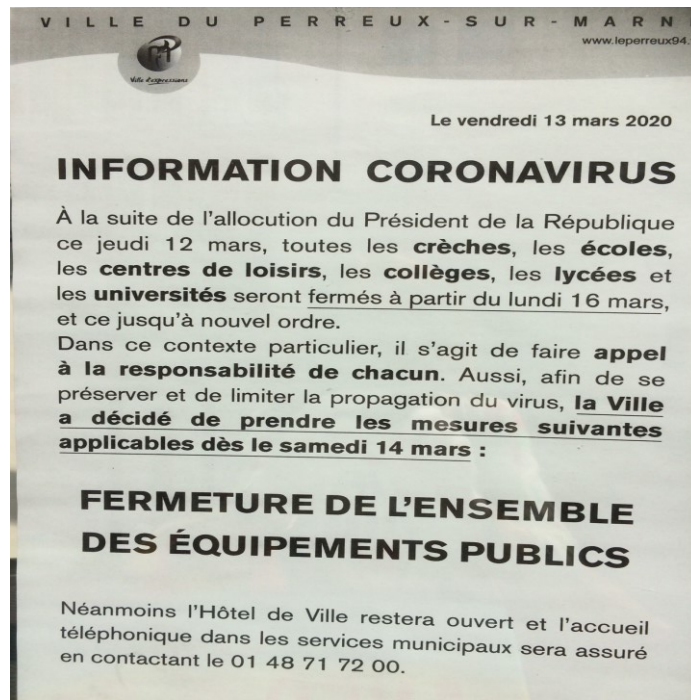
Lundi 16 mars (V. B., professeur de français) :

Première rupture avec les habitudes. Un réveil sans réveil. Mais très vite il faut être opérationnel. Les élèves découvrent peu à peu le travail à faire et les plaintes, les récriminations commencent à affluer. Ils espèrent que leur mur des lamentations obtiendra la majorité absolue, mais certains m'envoient déjà leurs devoirs révélant un sérieux qui me reconforte et me conforte dans ma décision de ne pas céder : le mur s'effrite. Je suis néanmoins inquiète : je ne dois surtout pas décourager ceux qui sont lents ou ont de très grosses difficultés. C'est une semaine-test. Le soir, l'anaphore « Nous sommes en guerre » scande l'allocution présidentielle : confinement contre l'assaillant, responsable de 6633 morts et de 148 décès en France à ce jour. Ce n'est pas pour demain que Coronavirus sera le nom d'un Romain de bande dessinée !

Lundi 16 mars (L., lycéenne) :

Notre président Emmanuel Macron prend l'initiative de nous confiner, nous, les Français, membres de la République française. Pour ma part je prends cette décision comme une expérience à vivre, nous devons d'après moi tirer profit de cette mise en quarantaine. Je suis atteinte d'une pathologie : je suis diabétique de type 1. A l'annonce de ce virus, je me suis beaucoup inquiétée pour ma santé. On ne cessait de me répéter que ce n'était qu'une grippe, que je m'inquiétais pour rien et que je devais « vivre normalement ». M'étant faite à cette idée, j'ai pris des précautions mais ma vie était comme celle des autres. Mais le président, lors de son discours, a cité les diabétiques comme étant des personnes à risque qui devaient faire très attention désormais.

La quarantaine annoncée, je n'étais pas contre l'idée d'arrêter l'école, mais avec le temps je me suis rendu compte que le lycée était bien plus pratique que la continuité scolaire à domicile. Nous sommes comme lâchés en pleine nature. Pour un grand nombre d'entre nous, nous devons nous occuper de nos petits frères et petites sœurs, les divertir, les nourrir et nous occuper de leurs devoirs. De plus, nous nous occupons de notre foyer et des tâches ménagères, puisque nos parents pour la plupart travaillent encore. Personnellement je me sens parent à 16 ans, c'est comme si nous inversions le système. C'est assez comique comme situation. J'aimerais que ce ne soit qu'une question de semaines et que notre vie reprenne son cours normal. J'aimais voir mes amis, voir mon copain, faire du sport et l'on nous en prive pour notre bien, mais certaines personnes ne respectent pas ces restrictions et par leur faute, la quarantaine risque d'être plus longue encore.



Mardi 17 mars (V. B., professeur de français) :

Ce matin, visioconférence avec notre proviseur-adjoint. Une cinquantaine de professeurs virtuellement présents, en quarantaine. Quelques images parcellaires de leur lieu de vie, images étonnantes et émouvantes. Des conseils nous sont prodigués : donner du travail aux élèves, c'est plus que parfait, penseraient certains de mes élèves, ne pas leur communiquer nos coordonnées personnelles, c'est plus que raté ! Petite sortie chez le boulanger, avant midi, heure à laquelle devient obligatoire « l'attestation de déplacement dérogatoire, en application de l'article 1^{er} du décret du 16 mars 2020 ». L'ambiance n'est plus la même. Un client à l'intérieur, une queue raisonnable - dans les deux sens du terme - à l'extérieur. Derrière son masque, le sourire de la vendeuse perceptible et une baguette tendue par des gants chirurgicaux. Tout ça à cause d'un pauvre pangolin, victime des hommes, d'une Sabelette ou d'un Sablaireau, diraient les pokémaniaques !

Mardi 17 mars (C., lycéen) :

Ça y est, nous y sommes, la France va être confinée dans les prochaines heures. Le président a fait son allocution hier et en a décidé ainsi. Je pense que c'est une bonne chose. Cependant je me connais, je sais combien il va m'être difficile de rester chez moi, d'être privé du contact avec les autres, d'être privé de ces moments de la vie qui sont déjà bien trop courts. Je vais probablement tourner en rond ou bien m'asseoir devant la fenêtre et regarder ces rues désertes. Le temps sera long, même très long, mais il y a de quoi s'occuper et je pense que c'est le bon prix à payer pour sauver des vies.

Avant d'être bloqué chez moi, je pars faire des courses avec ma mère. Et je me retrouve là, sur ce parking de supermarché. Les autres aussi sont là, tout le monde semble avoir pris la même initiative. Il se dresse alors une file interminable, remplie de ces gens avec leur masque révélant cette atmosphère tendue. Après un bon moment, c'est enfin notre tour d'entrer dans le magasin, les rayons sont vides, sans choix, les gens se bousculent, se volent

dans les caddies... Et moi je suis là, au milieu de cette pagaille générale, ne sachant pas vraiment où aller. Je me sens un peu perdu et déconcerté par l'ambiance qui règne, par l'affolement autour de moi, par tout ce bruit et ce désordre. Je n'aurais jamais pensé que les gens pourraient se montrer égoïstes et mesquins dans ce genre de contexte, la réalité est bien plus décevante que les valeurs prônées par notre nation... Je suis alors très pensif en rentrant chez moi et commence à vraiment réaliser ce qui se passe, que des gens risquent de perdre leur travail, que des familles vont perdre leurs proches et que notre pays fait face à une réelle crise qui marquera notre histoire. Il y aura un « avant » et un « après » et chacun devra en tirer les leçons pour avancer. J'attends de voir comment la situation va évoluer avec beaucoup d'intérêt, en espérant un retour à la normale le plus vite possible.



Etagère pour les œufs dévalisée

Mercredi 18 mars (V. B., professeur de français):

Ce matin, une parenthèse visuelle et auditive : mésanges et rouges-gorges batifolent et virevoltent dans les arbres, offrant un concert habituellement couvert par les moteurs des voitures. A quelque chose malheur est bon, comme le dit le proverbe : si certains d'entre nous ont besoin d'une assistance respiratoire, la planète, elle, respire mieux ! Ce matin, une trêve faisant oublier la guerre que nous mène ce coronavirus, ce Covid-19, qui ne nous est pas encore assez familier pour que nous l'appelions de son diminutif coro, comme on dit polio ou gastro. Cette épidémie, on l'attrape, mais surtout elle nous attrape, si nous n'y prenons pas garde. Ce matin, un temps suspendu, mais l'après-midi, retour à la réalité et donc aux cours à domicile. Les travaux des élèves arrivent de mes quatre points cardinaux de communication : ENT, WhatsApp, adresse mail, SMS. Ils ont travaillé !

Mercredi 18 mars (G., lycéen) :

Mercredi, mercredi, la moitié de la semaine et le temps est toujours aussi long. Les activités deviennent de plus en plus lassantes et l'ennui prend le dessus sur le reste, le travail s'accumule mais heureusement reste faisable. Et dire qu'il reste quatre semaines à être confinés ! Je finirais presque par regretter les cours, ces cours qu'on a tant voulu arrêter, c'est une triste ironie du sort. Je vais vaguement sur Instagram, mais c'est la même chose que cinq minutes avant. Sinon il y a les actualités qui nous montrent les émeutes dans les supermarchés pour deux paquets de chips, les gens insouciantes qui sortent, pensant qu'ils sont jeunes et qu'ils ne pourront pas être touchés par la maladie, mais s'ils savaient qu'ils allaient contaminer et peut-être mettre fin aux jours de leurs proches plus âgés, peut-être agiraient-ils autrement ! Et nos grands-parents, qui sont seuls chez eux, si quelque chose leur arrive ou s'ils attrapent le coronavirus, personne ne pourra rien faire pour eux, ni leurs voisins, ni les urgences qui doivent être débordées, ni vous, ni moi, personne.

Jeudi 19 mars (V. B., professeur de français) :

L'enfer, c'est les autres. (Huis clos, Jean-Paul Sartre)

Le confinement se durcit - plages fermées, vélo interdit - et se transforme pour certains en un huis clos exacerbant les tensions, les divergences : il va falloir apprendre à vivre constamment ensemble, à se supporter. La promiscuité imposée par les transports en commun aux heures de pointe s'est transvasée dans nos intérieurs. Alors, sortir, prendre l'air ? Oui, mais cette bouffée d'oxygène est étouffée par le spectacle désolant des commerces fermés, des individus ne se côtoyant plus, de ces visages masqués, visages familiers et maintenant étrangers. Cette courbe exponentielle de contaminations qui incite les gouvernements à rétablir les frontières les gomme également : se rappelle à nous le passé médiéval avec ses épidémies comme la peste, se rapproche de nous le continent africain décimé par le virus Ebola, s'actualisent les films catastrophe vus, les dystopies lues. Frontière entre le passé et le présent, entre les pays, entre la réalité et la fiction, abolie.

Jeudi 19 mars (J., lycéen) :

Cela va bientôt faire une semaine que les écoles ont fermé et plusieurs jours que la France est en confinement. Comme chaque matin depuis l'arrêt des cours, je me réveille, me prépare et sors faire du sport. Dehors les rues sont vides, quelques commerces sont ouverts où les gens affluent pour leurs réserves personnelles. Certains sont catastrophés et d'autres restent calmes et mesurés. En observant ces gens masqués, je me demande dans quel état je serais si je prenais le virus trop à la légère et si je dois faire plus attention.

En rentrant, je commence à travailler puis à envoyer mes travaux à certains de mes professeurs. Lors du déjeuner je décide de me mettre dans mon jardin et de profiter du soleil printanier. Mes parents travaillant dans le domaine médical sont surchargés et peu présents depuis les annonces du président Macron. Je dois alors m'occuper seul. Durant l'après-midi je décide de rester travailler dehors. Je reçois plusieurs appels de mes proches et amis me demandant de mes nouvelles.

Je sais que ce soir comme tous les autres, le coronavirus sera présent sur toutes les chaînes, comme dans chaque pays, ville et foyer, avec de nouvelles personnes infectées, d'autres mortes et l'interrogation renouvelée sur les chiffres de demain et la disparition du virus.

Vendredi 20 mars (V. B., professeur de français) :

Cet après-midi, grande première avec la classe de 2^{nde} 4 : deux heures de *WhatsApp conversation pour professeur pasalaise avec l'informatique*. Objectif : conseils pour rédiger le commentaire de la fameuse scène du *Misanthrope* délaissée vendredi dernier. Je pose des questions, je lis leurs réponses, dicte mes remarques, corrige leurs défauts et mes erreurs liées à la dictée, envoie mes messages. Le rythme s'accélère et se répète : je lis, je dicte, j'hésite, je corrige, j'envoie. Les messages s'entremêlent.

Ces mots que je viens d'écrire, je les ai déjà lus ou entendus. A Proust sa madeleine, à Chateaubriand sa grive, à moi ces mots, à chacun sa mémoire involontaire.

J'essaie de m'approcher au plus près du souvenir. Les paroles d'une sorcière dans un conte pour enfants ? Soudain me revient dans l'écheveau de ma mémoire « je dévide » et je tire alors le fil d'un souvenir littéraire : le sphinx s'adressant à Œdipe dans *La Machine infernale* de Cocteau. « Et je parle, je travaille, je dévide, je déroule, ...je me trompe, je reviens sur mes pas, j'hésite, je corrige, enchevêtre... »

Le lien entre les mots écrits et la réplique du sphinx va bien au-delà du rythme d'une phrase, de mots utilisés, d'idées évoquées. C'est aussi celui entre deux époques : celle, lointaine, manuscrite, où j'étudiais avec une classe de 2^{nde} l'œuvre de Cocteau, et celle de maintenant, numérique, frénétique, où je communique avec les élèves par écran interposé. C'est enfin le lien, plus ou moins inconscient, entre la peste mythique sévissant à Thèbes et le coronavirus dévastant notre planète.

Palimpseste de la mémoire.

Vendredi 20 mars (L., lycéen) :

Une semaine s'est déroulée depuis l'allocution du président Macron à propos du confinement. Le matin, je me lève à 8 h 45, me prépare et prends mon petit déjeuner. Cela devient presque un rituel. Une fois prêt, je commence à travailler vers 9 h 15 et me fixe l'objectif de travailler jusqu'à 12 h mais hélas je n'y arrive pas, à cause de mes frères qui me dérangent, des appels de détresse que m'envoie ma mère, institutrice en CE2. Je ne suis plus seulement élève mais assistant de ma mère, baby-sitter pour mes frères et même cuisinier. Une fois tant bien que mal mon travail fini, je prépare le repas pour mes frères et ma mère, je consulte mes mails, WhatsApp ou l'ENT (monlycée.net) pour prendre connaissance des devoirs des jours à venir. L'après-midi, je sors me défouler dans le jardin avec mes frères et joue au basket pendant trois quarts d'heure. J'imprime ensuite une autorisation de sortie et pars pour un footing en ville. En fin de journée, je rentre et repars en voiture avec ma mère faire des courses. C'est à ce moment-là, en voyant l'attente interminable devant les magasins de proximité, que j'imagine l'apocalypse et que je me rends compte de l'ampleur de ce virus.

ATTESTATION DE DÉPLACEMENT DÉROGATOIRE

En application de l'article 1^{er} du décret du 16 mars 2020 portant réglementation des déplacements dans le cadre de la lutte contre la propagation du virus Covid-19 :

Je soussigné(e)

Mme / M.

Né(e) le :

Demeurant :

certifie que mon déplacement est lié au motif suivant (cocher la case) autorisé par l'article 1^{er} du décret du 16 mars 2020 portant réglementation des déplacements dans le cadre de la lutte contre la propagation du virus Covid-19 :

- déplacements entre le domicile et le lieu d'exercice de l'activité professionnelle, lorsqu'ils sont indispensables à l'exercice d'activités ne pouvant être organisées sous forme de télétravail (sur justificatif permanent) ou déplacements professionnels ne pouvant être différés;
- déplacements pour effectuer des achats de première nécessité dans des établissements autorisés (liste sur gouvernement.fr);
- déplacements pour motif de santé;
- déplacements pour motif familial impérieux, pour l'assistance aux personnes vulnérables ou la garde d'enfants;
- déplacements brefs, à proximité du domicile, liés à l'activité physique individuelle des personnes, à l'exclusion de toute pratique sportive collective, et aux besoins des animaux de compagnie.

Fait à, le ... / ... / 2020
(signature)

Samedi 21 mars (V. B., professeur de français) :

Les métaphores abondent pour décrire l'ampleur de ce virus : guerre implacable contre un ennemi à vaincre avec au front les soldats soignants, vague ou déferlante provoquant un tsunami contre lequel il faut dresser une digue, séisme dont l'épicentre est passé de la Chine à l'Europe. A l'instar d'Agrippa d'Aubigné qui comparait la France dévastée au XVI^e siècle par les guerres de Religion, opposant catholiques et protestants, à une mère meurtrie par ses enfants, L. a filé la métaphore d'une mère – la Terre – se vengeant du mal que lui causerait un enfant.

Ces images ne sont pas là pour embellir la réalité, l'édulcorer, l'éroder, la poncer, mais pour la rendre plus saisissante, plus frappante, plus prégnante.

Samedi 21 mars (Y., lycéen) :

*J'ai une maladie, une maladie mortelle, une maladie faite de la main des hommes.
(Le Dernier Jour d'un condamné, Victor Hugo)*

*Il est de ces épreuves que l'on ne peut prédire
Comme ce confinement contre la maladie
Et même s'il m'arrive de croire que c'est le pire
Je pense à la guerre qui ravage certains pays.
Mes problèmes durant cette période indéfinie
Caused ainsi peu de peine face à ceux d'autrui
Quant à s'adapter à ce nouveau mode de vie
Avec les cours et devoirs en autonomie
Cela prendra du temps et sera compliqué
Mais j'espère d'ici peu y être habitué.
Cette ambiance paraît quelque peu militaire*

*Entre sorties réglementées et précautions
C'est peut-être la raison qui met en colère
Tous les Français qui en veulent à Monsieur Macron
Mais l'honnête homme n'est pas tortionnaire
Il protège juste son peuple de révolutionnaires
Ces mêmes dissidents qui en temps de pandémie
Abondent dans les parcs comme si elle était finie.
Nous voilà maintenant coincés à domicile
Avec pour seuls amis travail et internet
Et notifications qui constamment répètent
Le nombre de victimes qui à toute allure défile.
Les plus craintifs Gaulois redoublent de prudence
Les complotistes imaginent quelque manigance
La peur de manquer fait acheter à outrance
Et les plus aisés vont dans le Sud de la France.
Mais d'un autre côté il y a du positif
Tout ce que les humains ont pu faire d'abusif
A la Nature qui les fait vivre au quotidien
Fut rattrapé par nul autre que les pangolins.*

*Pour conclure, à la bonne heure
La planète reprend des couleurs
Malgré quelques petits malheurs
Et un virus dévastateur.*

Dimanche 22 mars (V. B., professeur de français) :

Il y a ceux qui ne sont pas confinés et aimeraient probablement l'être, se sachant exposés au virus. Parmi eux, les soignants que nous applaudissons de nos fenêtres et pour qui la tour Eiffel scintille davantage chaque soir à 20 h, les sans-abri, les employés des magasins dits essentiels, les conducteurs, les chauffeurs, les éboueurs...

Il y a ceux qui étaient déjà cloîtrés et le sont encore plus maintenant : les personnes âgées dans les maisons de retraite qui ne reçoivent plus de visites et qui prennent leurs repas, enfermées dans leur chambre, les détenus dont les promenades sont limitées et les contacts avec leurs proches suspendus...

Il y a ceux qui, confinés, se transforment en martyrs de violences conjugales, parentales ou même filiales.

Et il y a nous qui nous plaignons d'être temporairement reclus sans réaliser la chance que nous avons de pouvoir ainsi nous protéger avant de recouvrer la liberté.

Prenons modèle sur tous ceux qui ont été longtemps confinés, qui ont su transformer cette épreuve en œuvre et faire preuve de résilience : Frida Kahlo, alitée pendant des mois et peignant, Nelson Mandela dans sa cellule exiguë de prison, restant « le maître de [s]on destin », le capitaine de [s]on âme », restant « invictus », pour reprendre les vers et le titre de son poème préféré, écrit par William Ernest Henley et bien entendu Anne Franck écrivant son journal, cachée dans un appartement secret à Amsterdam, pendant l'occupation allemande.

Ne nous lamentons plus sur notre sort : c'est indécemment.

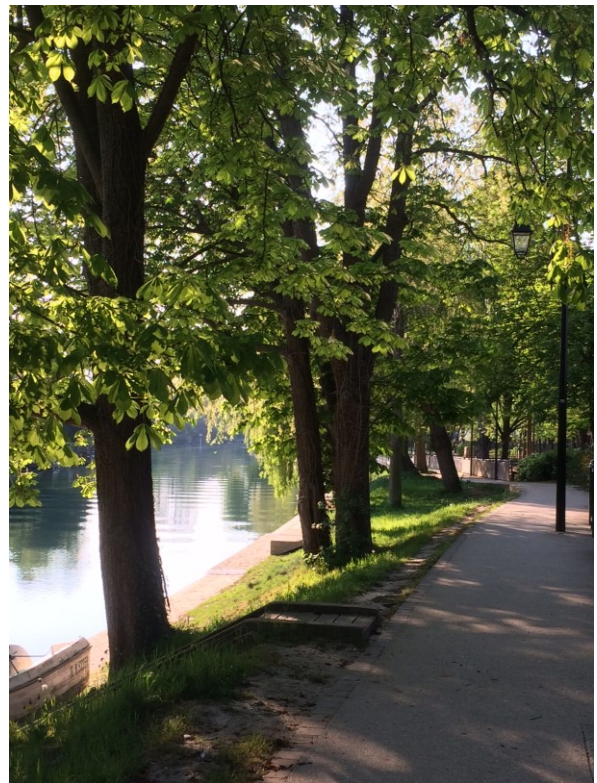
Dimanche 22 mars (L., lycéenne) :

Après la fermeture des établissements scolaires, des commerces dits non essentiels et même de lieux ouverts, tels les bords de Marne, les libertés des Français se rétrécissent et une psychose naît chez certains. La France est divisée en deux, entre ceux qui continuent à vivre normalement et ceux qui s'adaptent face à la menace de ce virus. Les informations sur les réseaux sociaux circulent à toute vitesse. Certaines vidéos en lien avec le coronavirus sont comiques. Mais comment rire d'un sujet qui a causé et causera encore la mort de milliers d'humains ?

C'est probablement pour relâcher la pression ou parce que nous avons un sentiment d'irréalité. Nous avons toujours une période d'adaptation entre ce qu'on entend, ce qu'on comprend, et ce dont on a la conviction. Par exemple, lorsque nous apprenons le décès d'une personne de notre entourage, nous avons souvent besoin d'un temps avant de réaliser que c'est la vérité, la réalité. Je pense que le coronavirus participe exactement du même mécanisme. Nous entendons que le coronavirus est dangereux, qu'il faut se protéger, ainsi, certains réagissent instinctivement et ont le réflexe de respecter les règles, contrairement à d'autres qui, eux, ont un temps d'ajustement avant d'en prendre pleinement conscience, et donc restent dans leur bulle d'irréalité.



Accès aux bords de Marne interdit



Bords de Marne déserts

Deuxième semaine de classe à la maison

Lundi 23 mars (V. B., professeur de français) :

Ce soir, le Premier ministre va prendre la parole pour préciser et probablement durcir les règles de confinement. De même, samedi, les sanctions à l'encontre des contrevenants à ces règles sont montées d'un cran. Ces mesures prises par le gouvernement pour enrayer l'épidémie sont constamment qualifiées de *drastiques* ou de *draconiennes*, adjectifs se concurrençant.

Ces adjectifs sont devenus quasi synonymes et pourtant ils n'ont pas tout à fait le même sens. *Draconien*, qui vient du nom d'un législateur athénien, Dracon, réputé pour sa rigueur, signifie extrêmement sévère, rigoureux. Il a une connotation péjorative. Inconsciemment s'est peut-être ensuite opéré un lien avec le sens métaphorique de *dragon*, personne intraitable. *Drago* en français, *Draco* en anglais, est le prénom d'un personnage antipathique, l'ennemi juré d'Harry Potter. *Drastique* en revanche est mélioratif. Dans son acception première, il signifie énergique et était surtout utilisé dans le domaine médical pour parler d'un remède efficace.

Draconien et *drastique* sont maintenant interchangeables en raison d'un lien syllabique - *dra* - et métonymique, de cause à effet, qui les unit.

Puisse les mesures draconiennes prises devenir drastiques !

Lundi 23 mars (G., lycéen) :

7ème jour de confinement, je me réveille et je me dis : « C'est la réalité, ce n'est pas un rêve, ce virus. »

L'heure est grave, et le hashtag est #RESTEZCHEZVOUS.

Si seulement, les mentalités pouvaient évoluer plus vite... Si un traitement pouvait enrayer cette pandémie !

Je regarde par la fenêtre, le soleil est éblouissant, les rues sont étrangement calmes et vides. La vie est partout, certes immobile, mais je la devine derrière chaque maison, dans les immeubles, chez des gens, des familles qui se réveillent. Le silence finit par faire du bruit à sa façon, ce silence parfois interrompu par le cri des moineaux dans les bambous.

Mes parents ont mis au rez-de-chaussée la radio.

Dans cet état de confinement où chacun doit rester chez soi pour protéger les autres et pour préserver sa santé, je me dis que la vie est suspendue et que, malgré tout, elle continue.

Je dois faire mes travaux, et c'est avec nonchalance que je bois mon thé.

J'analyse l'instant présent comme une photographie, je mobilise tous mes sens pour me sentir vivant.

Mardi 24 mars (V. B., professeur de français) :

Hier soir, creux de la vague à force d'entendre dire que la vague, monstrueuse, allait nous submerger, à force d'épier nos corps et de surinterpréter le moindre symptôme, le moindre chancellement. Une hypocondrie hypertrophiée.

Hier soir, vague à l'âme, à force d'être noyée, consumée, vampirisée par des activités trop chronophages.

Aujourd'hui est un autre jour.

En cette période qui nous désoriente, une visioconférence roborative en petit comité, sur le thème de l'orientation. Atmosphère plus douillette, plus rassurante, même si je n'ai pas encore apprivoisé les arcanes du numérique.

Une partie de ping-pong, sport de la repartie, de la stichomythie ludique. Le *ding-dong* de la balle crève le silence pesant de ces derniers jours.

Une déferlante positive : celle des commentaires sur la désormais fameuse scène du *Misanthrope* qui sera associée pour toute une classe à ce confinement.

Mardi 24 mars (T., lycéen) :

Nous voilà déjà le mardi 24 mars. Cela fait plus d'une semaine que nous sommes en confinement. Pour ma part, une routine s'est déjà mise en place. Sachant que je viens de déménager, j'ai beaucoup de choses à faire, comme remettre en ordre le jardin ou m'occuper de certains travaux d'intérieur. Pratiquement tout le monde vit ce confinement d'une manière très négative, ce n'est pas mon cas.

Etant petit, j'ai toujours rêvé de vivre quelque chose de spécial, quelque chose qui n'arrive qu'une seule fois dans un siècle, quelque chose dont tout le monde parlerait des années après. Certes, ce n'est pas facile tous les jours d'être enfermé chez soi, mais c'est une expérience à vivre.

Le point positif est que je retrouve ma famille. Nous vivons 24 h ensemble et nous pouvons partager des moments, des activités. Mes amis me manquent cependant et je réalise leur importance pour mon moral. Même si cela paraît fou, les professeurs aussi me manquent. Grâce à ce confinement, je me suis rendu compte qu'avoir une vie sociale est très important et je pense à toutes les personnes âgées qui ont perdu leur partenaire de vie et qui se retrouvent seules du jour au lendemain...

Bref, ce confinement m'a permis d'énormément réfléchir et de reprendre ma vie en main !

Mercredi 25 mars (V. B., professeur de français) :

Un enfant de sept ans se retrouve avec une dent en or en guise de dent définitive. Chacun y va de son explication. Un homme y voit même un don de Dieu *pour consoler les chrétiens affligés par les Turcs*. Jusqu'à ce qu'un orfèvre examine la dent et voie une feuille d'or appliquée sur elle.

Cet apologue écrit par Fontenelle à la fin du XVII^e siècle et annonçant l'esprit des Lumières, est un réquisitoire contre toute dérive interprétative et un plaidoyer en faveur de la rigueur scientifique.

Tel l'orfèvre dans l'apologue de Fontenelle, les scientifiques observent et multiplient les précautions oratoires : le virus serait *probablement* d'origine animale et ils émettent l'*hypothèse* d'une transmission du virus par la chauve-souris, via le pangolin.

Pour les collapsologues, le coronavirus signe les prémices de l'effondrement prophétisé de la civilisation.

Pour les croyants, il est un châtiment divin, au même titre que les plaies d'Égypte, le déluge, la destruction de la tour de Babel, de Sodome et Gomorrhe, la peste dans la fable de La Fontaine.

Pour les écologistes, ce serait une vengeance de notre planète.

Pour les antispécistes, une vengeance animale.

Pour les antimondialistes, un avertissement contre la mondialisation.

Pour les bioconservateurs, une mise en garde contre l'hybris des transhumanistes.

Pour les nationalistes, le signe qu'il faut fermer les frontières.

Pour les complotistes, une invention de certains Etats comme arme bactériologique.

Pour les trumpistes, un coup monté des Chinois et pour les Chinois, un coup monté des Américains.

Pour les régimes totalitaires, la preuve qu'il faut surveiller les déplacements des citoyens et que virucide rime avec liberticide.

A chacun son interprétation présentée comme un dogme.

Mercredi 25 mars (L.-A., lycéen) :

9^e jour de confinement. Le soleil me réveille mais il fait beaucoup plus froid ! C'est bizarre ce qui nous arrive. Je suis inquiet de ce qui se passe, surtout depuis que notre voisin nous a donné des nouvelles de son frère, médecin réanimateur à l'hôpital Cochin. La situation est difficile : il va devoir travailler 15 jours d'affilée sans voir sa famille, alors que moi au contraire, je vais voir ma mère et ma sœur plus que jamais durant toute ma vie.

6 semaines de confinement, 42 jours, 1008 heures, 60 480 minutes sans voir mes amis.

Hier, nous avons eu deux cours et un contrôle, des horaires à respecter, aujourd'hui c'est surtout l'heure des repas qui a rythmé la journée. Des devoirs avant midi, encore l'après midi... 18 h, je promène mon chien.

A 20 h, c'est de nouveau l'heure de manger. La télévision du salon ne marche plus alors on ne regarde pas trop les informations, c'est sûrement mieux ainsi, paraît-il qu'ils ne parlent plus que du CORONA.

Jeudi 26 mars (V. B., professeur de français) :

Les 35 élèves de la 2^{de} 4 : les 7 nains agrandis au quintuple.

Prof ? C'est moi...et quelques élèves !

Joyeux ? Certains le sont, malgré *la distanciation sociale* imposée.

Simplet ? Je n'oserais pas.

Timide ? Quelques-uns.

Dormeur ? A la pelle, *à la ramasse* surtout le matin !

Atchoum ? J'espère ne pas trop en avoir en ces temps tussifs.

Grincheux ? Un tout particulièrement, en première ligne des revendications.

La liste ne s'arrête pas là : Procrastinateur, Velléitaire, Paresseux, mais aussi Travailleur, Volontaire, Brillant...

Leurs messages reflètent souvent un trait de leur caractère. A travers leurs questions, j'entends les *Madame* impérieusement prononcés – et aussitôt réprimés - accompagnés d'un bras levé. A travers leurs remarques, je vois leurs visages mécontents du *trop de travail donné*.

Certains, en revanche, qui accaparaient l'attention en cours, s'effacent : plus de messages, de travaux rendus. Suis-je en train de les perdre ? Alors, les solliciter, quémander une pièce, un lambeau de texte, une contribution, même infime.

Cet après-midi, correction des commentaires. Pour beaucoup, le niveau pioupiou du 1^{er} trimestre est loin. Je décerne même quelques étoiles d'or. Mais c'est moi qui suis le plus récompensée.

Jeudi 26 mars (T., lycéenne) :

10^e jour de confinement.

Bonjour à tous,

La pandémie fait peur mais est réelle. Tous les jours, les médias nous informent de cette horreur. L'Europe compte désormais beaucoup plus de cas et de morts que la Chine. Personne n'est épargné, il faut rester vigilant.

Alors, j'essaie de positiver. Mon esprit indépendant me permet de supporter le confinement. J'ai l'habitude d'être seule et j'aime bien l'être. Je me suis organisée en me faisant un emploi du temps. J'aménage mon temps de travail tous les jours en m'offrant une journée off par semaine. C'est essentiel pour moi. Je tente de faire du sport chez moi, enfin pas longtemps parce que je suis trop paresseuse ! Je teste de nouvelles recettes de cuisine qui sont parfois un peu catastrophiques, mais j'ai fait un gâteau au chocolat (ce n'est pas très compliqué) pour mon anniversaire qui était le 17 mars. Je vais sur les réseaux sociaux afin de garder contact avec mes amis : c'est très, très important. Je vais également sur Netflix pour découvrir de nouvelles séries. Je pense aussi à mes prochaines vacances.

Mon conseil est donc de positiver et de soutenir par la pensée tous ceux qui continuent à travailler durant cette période.

Alors à dans quelques semaines pour fêter dignement la fin de notre confinement !!

P.S.: Je n'ai pas de frères et sœurs...Quel BONHEUR ! À bientôt.

Vendredi 27 mars (V. B., professeur de français) :

Se soumettre ou se rebeller ?

Respecter les règles ou les transgresser ?

Collaborer ou résister ?

L'histoire, la littérature, les arts multiplient les exemples valorisants de subversion, de personnes ne roulant pas « dans la bonne ornière » pour citer Rimbaud.

On pense à tous les scandales artistiques, *Hernani* de Victor Hugo enfreignant les règles du classicisme, *Le Déjeuner sur l'herbe* de Manet se démarquant de l'académisme, *Le Sacre du printemps* chorégraphié par Nijinski sur une musique de Stravinsky rompant avec les ballets traditionnels, les films de la Nouvelle Vague bousculant les habitudes cinématographiques.

On pense aux figures emblématiques de la rébellion, au gladiateur Spartacus, à Rosa Parks refusant de céder aux règles imposées par la discrimination, aux résistants refusant de collaborer avec l'ennemi, d'être gagnés par la soumission, le conformisme dénoncé par Ionesco dans sa pièce *Rhinocéros*.

On pense à tous les mythes, comme celui de Prométhée, qui ne sont pas « un rappel à l'ordre, mais bien plutôt un rappel au désordre », comme l'écrit Michel Tournier dans *Le Vol du vampire*.

On pense aux irréductibles Gaulois résistant aux envahisseurs romains et immortalisés par l'écrivain Goscinny et le dessinateur Uderzo dont le décès il y a trois jours a été oblitéré par l'actualité consacrée au coronavirus.

Culture de la résistance.

Ne crions toutefois pas haro sur les règles, sur la tradition : les règles contraignantes du classicisme n'ont pas empêché Racine d'écrire des chefs-d'œuvre, la réécriture des fables antiques n'a pas été une entrave à la créativité de La Fontaine.

Alors, dans le cas du coronavirus, collaborer ou résister ?

Certains ont préconisé la soumission au virus, au nom du darwinisme, de la sélection naturelle. Le Royaume-Uni a été tenté par ce choix qui aurait immunisé la population, mais au prix d'un nombre colossal de morts. L'immunité peut être apportée par les vaccins, combat des scientifiques refusant la fatalité.

D'autres s'insurgent contre les règles de confinement qui nous sont imposées. L'interdit appelle la transgression, le principe de plaisir prévaut sur celui de réalité, la pulsion de vie, *eros*, flirte avec la pulsion de mort, *thanatos*.

Il ne faut pas se tromper d'ennemi. Ce n'est pas le confinement, mais l'épidémie qui invite à la résistance. Collaborer pour mieux résister, se soumettre aux règles pour se libérer de l'hydre virale.

Vendredi 27 mars (A., lycéenne) :

Le soleil est réapparu après une longue absence. Avec lui, une légère brise et le chant des moineaux. Déjà le 11^e jour de confinement. Bien qu'une routine se soit installée, Monsieur l'ennui n'a montré aucun signe de vie.

Je pourrais vous dire que tout va pour le mieux et pourtant j'ai le sentiment de passer à côté de quelque chose ces jours-ci !

Mon père, comme de nombreux restaurateurs de France, a été obligé de fermer les portes. La distance entre le restaurant et notre domicile n'étant pas considérable, nous nous sommes accaparé l'espace déserté par les clients. Mon père en a profité pour aménager une salle de sport provisoire et rénover l'intérieur ! J'ai pu l'aider et passer du bon temps.

Il est vrai que le confinement n'est pas une situation dont on peut se réjouir. Pourtant, il me permet de passer des moments avec ma famille au complet !

Concernant le domaine scolaire et les cours en ligne, que dire de plus qu'on s'y habitue petit à petit. Néanmoins, en dépit d'une organisation en béton, rien n'égale les cours au lycée et les moments partagés avec les professeurs et les amis !

Sur les réseaux sociaux, tout le monde perd la tête avec le confinement mais, comme le dit si bien François de La Rochefoucauld, « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il croit. »

Samedi 28 mars (V. B., professeur de français) :

La continuité pédagogique attiserait les inégalités.

Les uns bénéficieraient d'un lieu, d'un ordinateur qui leur seraient propres, d'un silence religieux leur permettant de se concentrer, d'une aide scolaire émanant d'un parent, d'aucune contribution aux tâches ménagères.

D'autres pâtiraient d'un espace exigü, d'un ordinateur à partager dans le meilleur des cas, d'un brouhaha ambiant, d'une aide non pas reçue mais apportée quotidiennement à la vie familiale.

Des résultats qui refléteraient ces disparités.

Mais d'autres inégalités existent par delà ce clivage :

Aux uns, l'absence de scrupules à demander le travail d'un autre élève, à le plagier ou à faire un copier-coller.

Aux autres, une honnêteté louable, un travail moins bon mais plus authentique.

Aux uns, une aide mesurée, une béquille temporaire et bénéfique.

Aux autres, une aide généreuse mais trop massive, handicapante car favorisant une passivité.

A court terme, des résultats parfois injustes. Mais à long terme :

Aux uns qui, contre vents et marées, se sont battus pour travailler, pour s'ouvrir à ce qui leur paraissait hermétique, ou qui ont reçu une aide fructueuse : maturité, autonomie et réussite.

Aux autres qui se sont contentés de récolter les fruits d'un travail qui n'était pas le leur : le sentiment d'usurper leurs notes, leur place dans la société, ce syndrome de l'imposteur défini par les psychologues.

Tel un boomerang, cette réussite factice, ce miroir aux alouettes, risque de se retourner en perte d'assurance et de confiance en soi.

Samedi 28 mars (F., lycéenne) :

Nous voilà donc à la deuxième semaine du confinement : un soleil généreux s'est encore levé, une chaleur invitant à sortir est présente. Pourtant le silence règne à l'extérieur. Je ne connais personne au Perreux à part mes camarades de classe et j'attendais qu'il fasse beau pour sortir un peu, mais à cause de ce virus, nous sommes tous cloîtrés chez nous.

Ce confinement, je le vis plutôt bien. Mon quotidien est certes très ennuyeux - je me lève, fais des gâteaux, mes devoirs et dors -, mais je l'aime quand même. Cette situation a permis à la plupart d'entre nous de nous rapprocher de notre famille et de vivre tous un moment historique, une expérience unique ! Ainsi, chaque soir à 20 h, de plus en plus de personnes se donnent rendez-vous à la fenêtre et applaudissent pour soutenir le personnel soignant. J'ai toujours voulu travailler dans le domaine médical et voir les médecins, les infirmiers risquer leur vie pour en sauver d'autres me motive pour qu'à mon tour, je puisse secourir les malades.

J'ai la joie de pouvoir parler davantage avec mes amis de mon ancienne ville, car j'ai plus de temps libre. Mais mes camarades et l'ambiance de la classe me manquent énormément.

Bref, j'attends avec impatience la fin de ce confinement pour retrouver mes camarades de classe et mes professeurs, même si je pense que certains d'entre eux ne sont pas pressés de nous revoir !

Dimanche 29 mars (V. B., professeur de français) :

Farandole des casseroles.

Les expressions comportant le nom *casserole* ne manquent pas et ont pour dénominateur commun une connotation péjorative : *chanter comme une casserole*, c'est chanter faux, *passer à la casserole* signifie – en fonction du contexte – être tué, violé, dénoncé ou interrogé, *traîner une casserole*, être compromis dans une affaire embarrassante. Cette dernière expression vient d'un jeu cruel pratiqué autrefois par les enfants et consistant à attacher à la queue d'un chien une casserole. Les amateurs d'*Astérix* penseront au garnement, fils de Soupalognon y Croûton, qui accroche une casserole à la queue du pauvre Idéfix !

Cette tonalité négative se retrouve dans les *casserolades*, ces concerts de casseroles exprimant la protestation. Depuis une semaine, les Brésiliens manifestent ainsi leur colère contre le président Bolsonaro qui ne prend aucune mesure pour lutter contre ce qu'il qualifie de grippette et qui met en péril toute une population, notamment celle des favelas.

Mais la cacophonie des casseroles peut revêtir une dimension festive : c'est celle qui marque le changement d'année en Nouvelle-Zélande, celle qui accompagne le départ en voiture des *just married* et qui est censée chasser de leur vie le malheur. Cette cacophonie devient même harmonie quand Pierre Schaeffer compose son *Etude aux casseroles* ou quand un pays à l'unisson tape sur ces récipients en guise de solidarité et de remerciement à des héros ordinaires.

La casserole, instrument diabolique ou symbolique, le diable étant étymologiquement celui qui divise et le symbole celui qui rassemble.

Dimanche 29 mars (N., lycéen) :

Pour ma part, cette situation, je l'ai déjà vécue car durant les vacances de février, j'ai été confiné chez moi : je n'ai pas eu le droit de sortir ni de voir mes amis. J'ai même été privé de portable. Les cours à la maison ne sont donc pas un réel changement.

Certes, mes amis me manquent et la possibilité de sortir aussi, mais nous devons respecter les règles pour pouvoir ressortir au plus vite. Ce qui m'énerve un peu est la routine quotidienne : je me couche et me lève très tard, je travaille, je fais un peu de sport pour passer le temps et je me rendors l'après-midi jusqu'à ce que je me réveille pour dîner et c'est reparti le lendemain. J'hiberne presque !

Un point positif, même s'il est dérisoire, s'est passé cette nuit : nous avons changé d'heure et nous avons gagné une heure de moins de confinement. Mais le plus grand point positif pour moi est que je peux profiter de ma famille, rire avec elle. On n'est pas toujours d'accord, mais ce n'est qu'un détail.

Alors, profitons de ce confinement familial !

Troisième semaine de classe à la maison

Lundi 30 mars (V. B., professeur de français) :

Nous sommes à l'orée de la 3^e semaine de confinement et le moral des troupes commence à être en berne. A l'exaltation des premiers jours vécus comme exceptionnels a succédé un *spleen*, comme dirait Baudelaire, engendré par la routine.

L'enthousiasme des élèves pour rédiger leurs impressions s'émousse : sentiment de ne plus rien vivre d'extraordinaire digne d'être raconté. Après s'être identifiés aux héros du film *Contagion*, ils ont maintenant l'impression d'être aux Enfers, non pas aux *Champs Elysées* réservés aux personnes s'étant bien conduites, mais au *Tartare*, lieu d'expiation des péchés. Ils sont devenus des *Sisyphes*, ce personnage mythologique condamné par les dieux à rouler éternellement une pierre qui, à peine le sommet de la montagne atteint, en redescendait aussitôt.

Le mythe de Sisyphes est considéré comme l'allégorie de la condition humaine condamnée *ad vitam aeternam* à accomplir les mêmes gestes, les mêmes actions. Et c'est d'autant plus vrai en ces temps de confinement.

Pourtant, il nous appartient de rompre la monotonie en transformant ce confinement en laboratoire d'expériences ou tout simplement en portant un regard différent et neuf sur ce qui nous entoure.

A l'heure où certains perdent le goût, l'odorat, sachons aiguïser nos sens !

Lundi 30 mars (O., lycéenne) :

Et un jour de plus en confinement ! Une monotonie s'est définitivement installée. Les jours se ressemblent et mon moral s'assombrit. Je n'aime pas être enfermée : c'est dans ces moments-là que nous nous rendons compte à quel point notre liberté est précieuse.

Sinon, je vais plutôt bien. Ma famille également, ou du moins c'est ce qu'elle me montre. Ma mère est, je dirais, celle qui panique le plus : nettoyage de la maison à plusieurs reprises dans la journée ...mais je la comprends, elle est inquiète, surtout que depuis quelques jours, elle et moi commençons à être malades. Ce sont juste des migraines, accompagnées, pour ma part, d'un rhume. Je sais que ce rhume n'est que passager et je m'occupe assez bien de moi : sport, yoga (qui me relaxe à vrai dire), devoirs bien sûr et surtout beaucoup de repos !

Personnellement, je suis vraiment inquiète pour ma sœur qui est infirmière dans un hôpital parisien et qui est donc constamment en contact avec des malades. Elle nous rassure en disant qu'elle fait TRÈS attention, surtout qu'elle a un enfant en bas âge.

Je suis même inquiète pour mes amis confinés qui me manquent. Je sais que c'est cliché mais c'est la vérité

Je ne sais plus quoi dire. Je suppose que je vais m'arrêter là et...

Courage !

Mardi 31 mars (V. B., professeur de français) :

Agenda, mot d'origine latine signifiant ce qui doit être fait.

L'agenda à l'heure du confinement a perdu ses repères : ce qui est à faire n'est plus à faire, non parce qu'on l'a fait, mais parce qu'on ne peut plus le faire.

Je parcours les pages de mon agenda où j'ai biffé invitations, représentations théâtrales, concerts, rendez-vous médicaux, démarches administratives, portes ouvertes au lycée, examens blancs. Vais-je également rayer les vacances de printemps ? Peut-on parler de temps vacant, de temps libre ?

Ardoise magique où s'efface ce qui est à faire et qui fait apparaître d'autres affaires, d'autres urgences. Mais ce qui est effacé peut réapparaître sous une forme reportée. Passé et futur vont se télescoper : l'agenda risque alors d'exploser.

Mardi 31 mars (L., lycéenne) :

Aujourd'hui, je me réveille, le ciel est à nouveau d'un bleu magnifique, l'envie de sortir est là, mais non ! Je reste confinée chez moi. J'attends avec impatience que la vie reprenne son cours normal. Ce confinement me décale dans mes horaires, je me couche beaucoup plus tard que d'habitude, mais je reste concentrée dans la journée sur mes devoirs.

Ceci étant, je préfère suivre les cours au lycée, car j'ai souvent des problèmes de connexion avec les liens pour les classes virtuelles, entre autres. Ce n'est pas toujours évident ! Le bon côté des choses est que le confinement joue en ma faveur, j'ai beaucoup plus de temps pour faire mes recherches, mes dissertations, mes exercices.

J'ai aussi beaucoup d'inquiétudes, car mon père qui travaille dans l'aéronautique se trouve souvent à l'aéroport de Roissy Charles de Gaulle et risque d'être contaminé.

Je suis également déçue de ne pas pouvoir rendre visite à mes grands-parents, qui sont loin, durant les vacances d'avril et quelque peu inquiète concernant mes vacances d'été,

car je suis censée retourner aux Etats-Unis avec ma famille. J'ai peur que ce voyage ne soit annulé.

J'ai vraiment hâte de retrouver une vie normale, avec mes amis, mes sorties, mes activités physiques, mes camarades, mes professeurs.

Mercredi 1^{er} avril (V. B., professeur de français) :

La puissance des mouches, elles gagnent des batailles, empêchent notre âme d'agir, mangent notre corps. (Pensées, Pascal)

Non, le virus n'est pas un poisson d'avril !

Crise sociale et économique,
Crise politique et écologique,
Canicule, incendies et inondations,
Gilets jaunes, journées noires et manifestations,
Réformes, contre-réformes et blocus
Et maintenant crise sanitaire et coronavirus.

Bringuebalés, secoués par les vagues d'une année 2019 tempétueuse, nous aspirions à une année plus étale. 2020 sonnait bien ! Chacun y voyait une symbolique prometteuse : 20 sur 20, un 20 de grand cru, une nouvelle décennie d'années folles, d'années 20. Personne alors n'avait vu que la somme de ces deux 20 augurait d'une quarantaine et de cours 2.0 !

Un petit être de quelques milliardièmes de mètre allait confiner des milliards d'êtres, détricoter les Gilets jaunes, figer à lui tout seul les mouvements, paralyser une partie de la planète, plus que n'importe quelle grève, et occulter d'autres dévastations pourtant en cours.

Mercredi 1^{er} avril (N., lycéen) :

Pour ma part, je vis assez mal le confinement. La première raison est bien évidemment le fait de ne pas pouvoir sortir. Au début ça allait, j'avais les jeux vidéos, les séries, les films... Mais au bout de deux semaines, je dirai même un peu avant, j'en ai eu assez, ce ne sont pas des vacances pour moi car je ne peux pas sortir.

En second lieu, mes parents me forcent à travailler tous les jours. Ils me réveillent tôt, à part le week-end où je me lève vers 10 h ou certaines fois plus tard, et je travaille.

Même si j'ai fini le travail donné par les professeurs, mes parents m'en rajoutent parfois. Je suis rarement autorisé à me servir de mon téléphone : je n'y ai droit que pour parler avec les professeurs ou vérifier mes devoirs. Mais la plupart du temps, je le prends discrètement. Ils m'ont également prévenu que cette situation durerait même pendant les vacances de Pâques. Je sais que c'est pour mon bien mais c'est difficile à vivre. Il m'arrive même de me coucher, en espérant que les professeurs ne donnent pas trop de travail, pour pouvoir respirer un peu.

Jeudi 2 avril (V. B., professeur de français) :

Un sentiment de culpabilité assombrit nos joies. Nous croquons la vie en ne la savourant pas à pleines dents : crainte d'un retour de bâton, pouvant être mortifère. Je pense à cette phrase d'Heidegger, banale mais obsédante : *Dès qu'un homme est né, il est assez vieux pour mourir*, qui nous rappelle notre finitude à l'origine de notre inquiétude, notre condition misérable qui serait due, selon une optique religieuse, au péché originel.

Cette épidémie exacerbe le sentiment de culpabilité. Peur d'être contaminés, mais surtout peur de contaminer nos proches, notamment les plus âgés, piliers fragilisés par l'usure du temps. Sentiment de culpabilité à l'idée de transmettre la mort à ceux qui nous ont transmis la vie, de ne pas les accompagner dans leurs dernières heures, jusqu'à leur dernière demeure.

Me revient en mémoire mon premier sentiment de culpabilité, ou du moins celui dont je me souviens, celui qui est au fondement de ma perte d'insouciance. Je ne sais plus quelle bêtise j'avais faite – sûrement proportionnelle à mon âge et donc dérisoire – et ma mère, au lieu de me gronder, s'était mise à pleurer et à défaire les mailles d'un gilet, anéantissant ainsi ses ouvrages : son tricot et moi-même. C'était la première fois que je voyais un adulte pleurer et c'était par ma *faute*, par mon *fait*, aurait minimisé Lacan, par un jeu de rapprochement phonique.

Ma bêtise ne devait probablement pas être la cause de la tristesse de ma mère. Entre la culpabilité avérée et le sentiment de culpabilité éprouvé, un fossé.

Jeudi 2 avril (C., lycéenne) :

Il fait beau. Ma famille et moi sommes en bonne santé. Alors, même si nous sommes confinés, nous restons de bonne humeur.

Beaucoup de personnes s'adonnent à de nouvelles activités pour s'occuper : certaines font du sport ou la cuisine, d'autres se coupent les cheveux, par ennui ou par défi, d'autres encore suivent les challenges des réseaux sociaux : pinceau challenge ou jongles avec le papier toilette pour lequel les parents se sont battus pourtant dans les magasins ! On peut dire que tout ce temps libre laisse place à notre imagination.

La plupart d'entre nous avons adopté une nouvelle routine qui nous change de celle que nous avions auparavant, lorsque nous allions au lycée. Il faut donc voir le bon côté des choses : nous avons beaucoup plus de temps à nous accorder, à nous et à notre famille. Même si des tâches de la vie courante sont devenues pénibles comme faire les courses, se rendre au travail, pour ceux qui y sont contraints, il faut rester de bonne humeur, regarder le moins possible les chaînes d'information qui nous transmettent seulement les mauvaises nouvelles et attendre que la situation se tasse.

Vendredi 3 avril (V. B., professeur de français) :

Uchronie : réécriture de l'Histoire telle qu'elle aurait été si certains événements ne s'étaient pas passés, réécriture à la manière des enfants qui jouent à être ceux qu'ils ne sont pas, à vivre ce qu'ils ne vivent pas : et si nous étions...

Vendredi 3 avril de 13 h à 14 h en salle 15 : c'est mon dernier cours avec les 2^{nde} 4 qui sont tout excités à l'idée d'être demain en vacances. Pour moi aussi, c'est la fête, mais contrairement à eux, je le garde au fond de moi.

Nous corrigeons le travail que je leur ai donné sur *Incendies* de Wajdi Mouawad : biographie de l'auteur, justification du titre, rapprochement avec le mythe d'Œdipe.

Et si nous étions...irréel du présent.

Nous sommes bel et bien le vendredi 3 avril, mais chacun chez soi, et je corrige leur travail, par écran interposé, à la fois vecteur de séparation et trait d'union.

Une proximité virtuelle avec les élèves, mais également avec Wajdi Mouawad qui ne m'a jamais été aussi familier. A l'heure où la France compte ses morts, où le coq français y laisse des plumes, l'auteur a déserté son théâtre de la Colline, pour prendre sa plume. Reclus dans sa maison de Nogent-sur-Marne, il nous raconte chaque jour de la semaine un épisode de son journal de confinement. Et chaque matin, j'écoute sa voix m'ouvrir une fenêtre de poésie. Il nous parle de son confinement, de la guerre civile au Liban, de la librairie anciennement Berthet de Nogent, de son érable du Japon, du son graphié *gn* ou *ni* qu'apprend son fils de six ans, d'une boucle d'oreille retrouvée, du pli, racine de nombreux mots comme *expliquer*, de sujets divers mais qui convergent tous vers le confinement que nous vivons.

Monsieur Mouawad, je vous remercie de ce déconfinement matinal, de ce voyage personnel et culturel que vous nous offrez, de votre profondeur, de votre intelligence et de votre poésie.

Vendredi 3 avril (E., lycéen) :

Dans un jour à peine, nous serons en vacances. Pour la première fois, nous ne pourrons pas en profiter en sortant nous amuser avec nos amis. Comme les semaines passées, nous serons obligés de rester chez nous, confinés. L'idée de devoir rester aussi longtemps à l'intérieur et de sortir si peu ne me plaît pas trop : je finis très vite par m'ennuyer. Rester avec les mêmes personnes tous les jours ne me convient pas, car j'aime bien changer d'interlocuteurs et ainsi de sujets de discussion.

Les prochaines semaines vont me paraître longues, si je ne trouve pas une activité pour m'occuper. Ces vacances ne seront comme aucunes autres, mais je me dis qu'il est préférable de passer ces vacances confinés, plutôt que de ne pas profiter cet été de longues vacances.

La seule chose qui me réjouisse est le fait que nous n'aurons plus de devoirs à rendre durant deux semaines. J'aime bien travailler quand je le veux et à l'heure qui me convient et pouvoir me reposer quand j'en ai envie.

Je pense que tout le monde s'est adapté et s'occupe à sa façon.

Du samedi 4 avril au dimanche 19 avril : vacances

Samedi 4 avril (S. M., mère d'élève) :

Troisième semaine de confinement. Bizarrement, les premiers jours étaient plus difficiles : peur de la maladie, peur de manquer de *produits de première nécessité*, et aussi nouvelles routines à instaurer et nouveaux rythmes à s'imposer pour ne pas se laisser aller.

Arrivés à la troisième semaine de confinement, il y a aussi l'énorme soulagement égoïste de voir qu'aucun de mes proches n'a développé les symptômes de la maladie. Les informations, que ce soit à la radio ou sur le JT, n'apportent rien de nouveau si ce n'est le nombre de morts qui ne cesse d'augmenter chaque jour.

La cohabitation avec mon mari et mes enfants H24 dans un espace restreint n'est pas tous les jours facile et j'avoue qu'il m'arrive parfois de regarder mon chat passer de l'autre côté du portail, s'aventurer dans la rue et au-delà, avec envie. Puis je pense à ceux qui peuvent sortir, qui le font avec un dévouement exemplaire et se mettent en danger pour nous. Et là, je me dis que rester chez soi n'est pas si difficile, surtout si c'est le seul moyen d'aider à sortir de cette crise.

Cette crise a d'ailleurs fait ressortir le meilleur et le pire en nous : des gestes de solidarité qui se sont mis en place spontanément. Je pense aux particuliers qui ont remis les masques et gels hydroalcooliques qu'ils possédaient aux hôpitaux ; aux voisins de mes parents qui font leurs courses pour qu'ils n'aient pas à se déplacer ; aux personnes qui tous les soirs à 20 h applaudissent les soignants... Et je pense également à cet ingénieur de l'hôpital de Champigny qui a volé un respirateur et l'a mis en vente sur le Bon Coin ; à ceux qui agressent les soignants et leur volent leur matériel ; à ceux qui envoient aux soignants des courriers anonymes leur demandant de quitter le quartier où ils habitent par peur de contamination ...

Et je pense à mon pays, la France, deuxième puissance économique européenne et sixième puissance économique mondiale. J'avoue ne pas m'y connaître en politique, mais je n'arrive pas à comprendre comment la France n'arrive pas à protéger son peuple. Pourquoi n'y a-t-il plus de gel hydroalcoolique ? Pourquoi n'y a-t-il pas assez de masques pour les soignants alors que toute la population devrait pouvoir en bénéficier ? Pourquoi la France n'a-t-elle pas les moyens de dépister massivement ?

J'espère que nous sortirons tous grandis de cette expérience, qui finalement nous remet à notre place. Nous sommes tous infiniment petits et insignifiants et ce qui nous paraissait essentiel il y a seulement quelques jours ne semble pas si important que cela.

Dimanche 5 avril (E., lycéenne) :

La semaine vient de se terminer et nous sommes en vacances. Nous allons entamer la quatrième semaine de confinement, mais rien ne va changer. Ce sera la routine. Aujourd'hui, le ciel est bleu et il fait très chaud, ce temps donne envie de sortir mais nous ne pouvons pas.

L'ennui est présent, mais j'essaye de m'occuper comme je peux. Bien que mes amis me manquent beaucoup, rester à la maison ne me dérange pas vraiment, car j'aime être chez moi. J'arrive à m'adapter et à supporter le fait de rester enfermée, mais je sors de temps en temps, quand c'est nécessaire, par exemple pour faire des courses.

Ces vacances ont un petit goût amer pour moi, car je devais partir quelques jours avec ma mère au Maroc, pour profiter du soleil et des paysages qui sont splendides. Par chance, ma mère a réussi à changer les billets pour une date encore indéfinie. Mais avec ce qui se passe en ce moment, je ne sais pas quand nous pourrions reprendre l'avion pour partir en vacances.

J'espère seulement que l'épidémie se finira très rapidement pour que l'on reprenne une vie normale.

Dimanche 5 avril (V. B., professeur de français) :

Le 29 février 1960 à presque minuit, pendant 15 secondes, un tremblement de terre qui heureusement ne s'est pas accompagné d'un raz-de-marée a dévasté Agadir, ville au sud-ouest du Maroc. Les termes *séisme* et *tsunami* n'étaient pas encore communément employés. En 15 secondes, plus de 15000 personnes ont perdu la vie. Si la ville nouvelle a relativement été épargnée, la *kasbah*, la vieille ville, a été anéantie.

Le 29 février 1960 à presque minuit, une famille française habitait non loin de l'épicentre. Les parents ont vu les murs de leur maison se fissurer ou s'écrouler.

Pendant les 15 jours qui ont suivi, par crainte des inévitables répliques, ils ont vécu confinés, non pas à l'intérieur de leur maison, mais à l'extérieur. Les parents, qui étaient instituteurs, faisaient la classe dehors. Quand venait la nuit, ils dormaient à quatre dans la voiture : le père et la grande sœur à l'avant, la mère et la petite sœur, encore bébé, à l'arrière. Une situation inconfortable, un confinement redoutable, excepté pour le bébé qui réclamait joyeusement *dodo dans la toto*, synonyme peut-être de *dodo avec maman*.

Ce confinement que cette famille s'est imposé par mesures de sécurité avait pour origine une catastrophe naturelle, celle-là même qui avait frappé Lisbonne le 1^{er} novembre 1755 et qui avait donné lieu à un débat européen sur la notion de providence. Voltaire avait alors écrit son *Poème sur le désastre de Lisbonne*, puis un conte philosophique *Candide ou l'optimisme*, réplique à la *Lettre sur la Providence* de Rousseau et aux théories des philosophes optimistes disciples de Leibniz.

Si le tremblement de terre de Lisbonne a ébranlé l'univers philosophique et interrogé sur le rôle de Dieu, celui d'Agadir a posé la question de la responsabilité humaine. Les scientifiques avaient alerté les autorités d'un risque sismique accru. Des vols de sauterelles inhabituels avaient quelques jours auparavant envahi le ciel. La veille du drame, chiens et chacals hurlaient à la mort, percevant probablement les premières secousses telluriques.

Mais ce 29 février était le dernier jour du mois d'hiver de cette année bissextile et le printemps arrivait avec ses gerbes de touristes. Alors, surtout ne pas gâcher la saison touristique, ne pas renoncer à cette corne d'abondance, cette manne. Alors, se taire, ne pas alerter, ne pas effrayer, ne pas faire fuir les touristes en déplaçant les habitants.

Ce 29 février 1960, plus de 15000 personnes auraient pu être sauvées si la catastrophe naturelle n'était pas devenue d'origine humaine.

Et aujourd'hui, 60 ans plus tard, 75000 personnes sont déjà mortes et 4 milliards d'êtres humains sont confinés, à cause d'une pandémie planétaire qui aurait pu être évitée.

Lundi 6 avril (G. M., mère d'élève) :

Une nouvelle journée s'amorce, le temps est magnifique, mais il faut faire preuve de bon sens et rester confiné afin que cette maladie disparaisse.

Les journées passent, quelquefois, nous sommes un peu déstabilisés par les horaires. Mais quel jour sommes-nous ? Quelle heure est-il ?

Concernant nos enfants, nous en sommes très fiers, nos filles respectent très sérieusement le confinement, même si cela n'est pas toujours facile, entre les doutes, les questions, la peur du moment et de l'après....

Me concernant, entre le télétravail, les tâches quotidiennes, les enfants, le rythme se fait naturellement... le côté positif de la situation, car il faut toujours tirer le meilleur d'une situation, aussi difficile qu'elle puisse être, est que ce confinement m'a permis de revenir à une de mes passions, le temps manquant ces derniers mois. Mes pinceaux, ma peinture, mes

crayons sont eux sortis du confinement, je me suis remise à peindre, à dessiner et à laisser aller mon imagination... Cela fait un bien fou !

Evidemment, il m'est impossible de ne pas penser à tous ces soignants qui se battent au quotidien pour sauver des vies, et plus personnellement à mon mari qui, lorsqu'il part travailler à l'aéroport de CDG, depuis des mois croise le chemin de différentes personnes de pays touchés également par le virus. Entre les vols sanitaires et les autres vols, la différence d'atmosphère est palpable. Cela est très stressant, car la peur nous envahit à chaque fois qu'il part. Espérons que les chercheurs du monde entier finiront par rapidement faire un miracle !

Mardi 7 avril (L., lycéen) :

Le confinement est la solution pour réduire le nombre de contaminations. Dans certaines villes de France et dans certains pays, un couvre-feu a même été décrété. Mon cousin qui habite en Algérie m'a dit que c'était le cas à Alger. Mais le confinement n'est pas facile. Certaines personnes continuent à sortir malgré les amendes.

Rester confiné dans un appartement n'est pas évident, surtout quand on est une famille nombreuse et quand on est un enfant. Pour ma part, nous ne sommes que trois, ma mère, mon frère et moi, mais mon petit frère qui a cinq ans a besoin de se défouler. Faire le tour du bâtiment où nous vivons ne lui suffit pas. Il perd patience, s'énerve.

Je pense qu'il faudrait prendre d'autres mesures que le confinement comme un test de dépistage du Covid19 systématique, le port obligatoire de masques, dès qu'il n'y aura plus de pénurie. Nous pourrions ainsi retrouver un peu de notre liberté, surveillée comme au Japon.



Queue devant la poste : les masques ont fait leur apparition

Mardi 7 avril (V. B., professeur de français) :

En décembre 2019, le docteur Wenliang avait prévenu les autorités chinoises de la gravité de la situation. Cet ophtalmologue de Wuhan, décédé début février, voulait leur ouvrir les yeux, les mettre en garde contre ce virus contaminatoire. La réponse a été comminatoire : il a été arrêté et contraint à se rétracter, tel Galilée qui, forcé à abjurer sa croyance en l'héliocentrisme, aurait prononcé *E pur si muove* (Et pourtant elle tourne !) en parlant de la Terre.

La menace d'une économie ébranlée l'a emporté sur celle d'une santé fragilisée. Il ne fallait surtout pas gâcher le Nouvel an lunaire, aubaine financière. L'argent a prévalu sur la vie.

En France, un employeur se sachant contaminé n'a pas averti ses employés de son état. Il s'est censuré pour ne pas faner l'économie florissante de son entreprise et a ainsi inoculé le virus à ses employés qui eux-mêmes l'ont transmis à leurs proches.

Effet domino, concaténation de contaminations, homicides (in)volontaires : l'argent est l'agent le plus virulent.

Mercredi 8 avril (P. N. M., père d'élève) :

En tant que professionnel de santé, pharmacien titulaire, je suis face à une crise sanitaire sans précédent qui m'amène à gérer une double urgence : je dois assurer la continuité du service pharmaceutique pour les patients et prendre les mesures nécessaires pour protéger la santé de tous les membres de mon équipe.

Assurer la continuité du service pharmaceutique c'est assurer la continuité des traitements auprès des patients : délivrer les ordonnances, les renouveler (sans passer par la case médecin afin de les décharger et les laisser se concentrer sur les cas suspectés atteints par le Covid-19), rassurer, expliquer, conseiller, orienter ceux présentant des symptômes, rappeler les gestes barrières encore et encore...

Au début de l'annonce du confinement, la pharmacie ne désemplit pas. Les patients viennent surtout en lien avec l'épidémie. Je sens l'inquiétude monter. Malheureusement, très rapidement nous souffrons d'une pénurie de gels hydroalcooliques, puis d'alcool à 70° et les masques sont désormais réservés aux seuls professionnels de la santé. Les demandes sont angoissées, parfois fantasques sur des sirops ou traitements contre la grippe ou encore abusives sur le paracétamol (Doliprane, Efferalgan, Dafalgan...).

L'activité est intense : on a une crise sanitaire sur le dos mais aussi des gripes, des angines, des entorses, des cancers...

Face au risque de contagion de mon équipe, je prends rapidement des mesures de protection. Les clients respectent assez facilement les règles de distanciation entre eux mais, une fois arrivés au comptoir, ils se collent à nous malgré la zone de courtoisie apposée sur le sol. Je décide donc d'équiper chaque comptoir d'une vitre en plexiglas faisant office d'hygiaphone et de pare-postillons. Je crée un sens de circulation afin d'éviter les croisements, je réduis le nombre de clients à l'intérieur de l'officine en contrôlant l'entrée et je leur demande de ne pas se servir eux-mêmes dans les rayons afin de limiter les contacts. Les masques tardent à arriver...

Mon équipe est vaillante et impliquée. Chacun se sent missionné dans la lutte contre la propagation du Coronavirus. Mais la psychose gagne et certains patients sont au bord de l'agressivité car nous sommes en rupture de gels hydroalcooliques. De plus, ils comprennent mal notre refus de délivrer plus de paracétamol que la limite imposée par le gouvernement car ils mesurent notre stock au nombre de boîtes exposées derrière les comptoirs. Je dois donc

vider mes linéaires. Néanmoins, la majeure partie comprend et est tolérante, même reconnaissante. Le stock en médicaments est pour l'instant suffisant mais les grossistes répartiteurs limitent dorénavant les livraisons à une par jour. Nous nous réapprovisionnons, en direct, auprès des laboratoires, par internet ou en appelant nos commerciaux en télétravail, mais les délais d'expédition s'allongent.

A la 3^e semaine de confinement, l'activité s'est réduite. Des cas de Coronavirus apparaissent dans notre patientèle, des hospitalisations et des décès aussi, avec les conditions drastiques qui empêchent le déroulement normal des cérémonies qui accompagnent le deuil. Nous recevons, alors, des clients désemparés, affaiblis, terrassés par le chagrin. Nous sommes présents et à l'écoute.

Je suis touché, car depuis de longues années d'exercice dans ce quartier j'ai forcément créé du lien amical, affectif.

C'est à ce moment que je ressens un vrai sentiment de solitude. La distribution des masques chirurgicaux issus des stocks de l'Etat n'a pas suffi pour répondre aux besoins des professionnels de santé ni des patients suspectés Covid-19, munis d'ordonnances, afin de protéger les personnes qui vivent, avec eux, sous le même toit. C'est une situation difficilement acceptable pour un pharmacien dont la mission est d'endiguer la propagation de l'épidémie, de protéger, de prévenir...

Quand on veut protéger sa population, faire de la prévention, il faut s'en donner les moyens, la vie est à ce prix. J'espère que cette expérience bouleversera, enfin, la vision des politiques sur la santé.

Jeudi 9 avril (L., lycéenne) :

Il est vrai que, quand nous avons entendu le discours de M. Macron à la télévision disant que tous les établissements scolaires seraient fermés, nous étions contents. Mais nous ne savions pas vers quoi ce confinement allait nous emmener. Personnellement, je ne mesurais pas la gravité d'une pareille mesure. Au fil des semaines, nous avons « appris » à vivre en confinement et cela nous réjouit beaucoup moins.

Cependant mon confinement se passe plutôt bien. Etant d'un naturel casanier, j'ai moins de mal à encaisser ce confinement. Malheureusement je ne sais pas pourquoi mais l'obligation de ne pas sortir de chez moi fait que j'ai envie de sortir. Mais où ? Je ne sais pas. Bien sûr je ne sors pas. Ces jours-ci, mes journées se ressemblent de plus en plus, ce qui devient agaçant. Mais je trouve que ce confinement n'est pas si mauvais, car il nous montre à quel point nous tenons à nos amis, à notre famille et à quel point nos habitudes d'avant étaient si précieuses qu'il ne valait mieux ne pas les changer ou les enlever. De plus, il nous fait comprendre que l'humain n'est pas si puissant et que la nature reste la plus forte. C'est un mal pour un bien. En l'espace de quelques jours, les villes comme Paris ont redécouvert ce qu'était un ciel bleu sans pollution.

Jeudi 9 avril (V. B., professeur de français) :

En Chine, pour déjouer la censure, les habitants utilisent un langage codé. Les abréviations, les métaphores leur permettent de dénoncer les autorités chinoises. Rivalisant avec La Fontaine, ils parlent par exemple des *pandas* désignant le Bureau de la sécurité intérieure.

En France, pour contourner les règles de confinement, les conducteurs utilisent également un langage codé : comme, sur l'application *Waze*, la police ne peut plus être signalée, les *poulets* sont maintenant des *nids de poules*.

Vendredi 10 avril (D. B., mère d'élève) :

Après 3 semaines de confinement compliqué et épuisant avec la gestion de 3 garçons et mon travail de professeur des écoles plus les symptômes du coronavirus, les vacances s'avèrent beaucoup plus reposantes.

En effet le confinement nous amène à nous organiser différemment surtout quand on est H 24 avec 3 enfants et un mari qui est absent puisqu'il est pharmacien.

Mais nous avons la chance d'être dans une maison et de pouvoir profiter du jardin surtout qu'il fait très beau en ce début de printemps. On a commencé les vacances en fêtant mon anniversaire. Du coup, on a pu manger un bon gâteau aux fruits rouges de notre super boulangerie Fred et pour le cadeau, de belles roses livrées.

Le lever se fait plus tardivement, les journées sont plus posées. Chacun commence à trouver ses marques : le midi, les enfants cuisinent et le soir, c'est maman. On fait plein de gâteaux : aux pommes, au yaourt, des crêpes et des pancakes. C'est pour cela qu'on ne trouve plus de farine dans les magasins !

On suit Cyril Lignac sur M 6, enfin surtout moi qui me suis découvert une passion pour la cuisine. Je trouve que c'est assez intéressant puisque ça permet de diversifier les repas.

Les enfants se sont remis au lego : construction de la ville de Paris et ils jouent au basket dans le jardin. Il faut un peu limiter les écrans. Grâce à un dossier confinement envoyé par une collègue, j'ai découvert plein de sites intéressants sur le net comme l'opéra qui a mis en ligne *Le lac des Cygnes* ou *Le Barbier de Séville*. On joue en famille au blind test sur les séries et films. C'est vraiment sympa. Autre activité : la peinture de mon bureau et les enfants m'aident. Les apéros et goûters virtuels sont à l'honneur avec l'application *House Party*.

Je regarde peu les informations, je trouve cela très anxiogène. Mais on n'oublie pas d'applaudir nos soignants à 20 heures. Je vais quand même écouter l'allocution de notre président lundi 13 avril. Il va nous annoncer le prolongement du confinement, c'était prévisible et peut-être un port de masque obligatoire comme dans la ville de Sceaux. Mais où en trouver ? Du coup, un élan de solidarité des couturières qui en fabriquent en tissu et les offrent aux personnels hospitaliers ou aux caissiers. C'est formidable.

Je pense à tous les gens qui n'ont plus de travail ou qui ont perdu un proche. Je pense aux personnes âgées à qui on ne peut plus rendre visite. Je pense à nos policiers, à nos pompiers, à tous les gens qui sont à notre service. Une pensée à nos enseignants qui essaient de maintenir une continuité pédagogique même si je sais que c'est compliqué. Les élèves ne sont pas tous égaux, n'ont pas tous des ordinateurs et les mêmes conditions de travail. Les inégalités continuent à se creuser. Certains sont déconnectés.

Et je pense à cette économie qui s'ébranle : c'est démoralisant.

Enfin, cette dépendance qu'a notre pays envers la Chine pour la fabrication de masques, on peut en voir les conséquences. J'espère que notre gouvernement en tirera des leçons. Arrêtons la délocalisation et donnons plus de moyens à nos hôpitaux, tant réclamés depuis des années !

Je ne sais pas comment on va sortir de cette crise sanitaire et si un vaccin va être trouvé rapidement. Tout ce que je sais c'est qu'il faut rester chez soi et continuer à faire les gestes barrières.

Une nouvelle mode va apparaître : le masque et les gants.



Le bureau refait par toute la famille confinée !

Samedi 11 avril (M., lycéenne) :

Nous sommes depuis une semaine en vacances, mais l'excitation d'y être ne se fait sentir, car cela ne change pas notre quotidien. Nous sommes toujours confinés jusqu'à nouvel ordre. Personnellement, j'ai très rarement l'occasion d'être avec mes parents. Je suis donc heureuse de passer plus de temps en famille. J'essaie de faire du sport, de m'organiser, car ce n'est pas mon point fort. Le souci est que je m'ennuie facilement à cause de mes journées qui sont répétitives. Je ressens une frustration de ne pas pouvoir sortir par ce beau temps et de ne plus voir mes amis que, pour la plupart, je voyais très souvent. Je n'ai pas l'habitude de rester chez moi tous les jours, c'est donc assez difficile. De plus, que la date de la fin du confinement soit toujours décalé est assez décevant. J'attends avec impatience le déconfinement.

Dimanche 12 avril (C. L., mère d'élève) :

Bientôt la fin de la 4^e semaine de confinement, et l'échéance du retour à une vie normale s'éloigne toujours un peu plus. Ce temps de sédentarité forcée est si étrange et instructif à la fois. Un temps de recentrage, pour réapprendre un quotidien linéaire, régulier, sans tentations extérieures. Réapprendre à faire avec ce que nous avons à la maison, reprendre la pile de livres qui s'accumulaient pour plus tard, ressortir les ouvrages manuels, les jeux de société, les fonds de tiroir de la cuisine pour essayer de nouvelles recettes. Et si cette période nous aidait simplement à nous recentrer, à sortir de la boulimie d'activités qui occupe habituellement nos vies, pour vivre plus simplement, plus doucement, plus lentement. Prendre le temps d'être en famille, nous re-découvrir, voir nos enfants sous un autre angle, découvrir en détail ce qui les occupe habituellement dans leurs études, ressentir une intense gratitude pour l'engagement des enseignants, et la joie d'être ensemble sans déplacements ni retours tardifs du bureau.

Et dans les premiers temps, un sentiment de culpabilité vis-à-vis de nos soignants, car ce temps de calme résonne bizarrement quand on saisit l'intensité du combat qui fait rage à l'extérieur face à la menace invisible. Un calme parfois assourdissant tellement il semble irréel. La notion d'instant présent prédomine et permet de ne pas se projeter outre mesure dans les conséquences de cette crise dont on n'arrivera pas à mesurer l'ampleur tant qu'on n'en est pas sorti. Comment aborder le flux d'information continu et s'en protéger, comment s'informer de manière responsable tout en ne se laissant pas emporter par la peur du lendemain ? Accueillir la situation, et se dire que notre monde sera fatalement bien différent lorsque nous nous retournerons sur cette année 2020. Se dire enfin que nous aurons sans doute appris tant de nouvelles choses pour construire un monde, que j'espère de tout coeur, meilleur pour nos enfants.

Dimanche 12 avril (S. Z., lycéen) :

Je ressens de la frustration d'être confiné pendant ces vacances, car je suis enfermé chez moi, sans voir mes amis, manger au Mac Do, aller au cinéma ou pratiquer des activités sportives. Heureusement que j'ai un petit jardin, que je peux prendre l'air et jouer un peu avec un ballon pour faire de l'exercice.

De plus, en ce moment chez nous, c'est la fête de Pessah qui est l'une des fêtes les plus importantes de la religion juive. Cette fête qui dure huit jours commémore la sortie d'Egypte et la naissance d'Israël en tant que peuple. Lors de cette fête, nous ne pouvons pas manger de pain, de pâtes, de hamburgers, et ma mère n'est pas la championne du monde de la cuisine ou de la pâtisserie !

Par contre, j'en ai un peu assez du portable, car on a plus de temps et donc on est plus branché. Je regarde beaucoup les informations en attendant l'annonce de la fin du confinement. Je pense quand même avoir de la chance, car beaucoup de personnes sont confinées à plusieurs dans un petit appartement et cela me fait de la peine. Je n'aurais jamais pensé un jour que l'école (me lever le matin, aller en cours de français) me manquerait autant : avoir tout simplement un objectif.

Lundi 13 avril (V. B., professeur de français) :

Le 25 mars, jour de l'Annonciation, à 19 h 30, les cloches de toutes les églises ont résonné en signe de solidarité à la nation éprouvée. Seule, Notre-Dame de Paris, en réanimation depuis presque un an, est restée muette. Et elle le reste en ce lundi de Pâques où les cloches carillonnent, dans un monde sous cloche, dans un monde qui cloche et où trop de personnes encore couvent la maladie.

Dans une France confinée, le terrain de chasse aux œufs de Pâques a réduit son périmètre à celui des logements, parfois cages à lapins, d'où les enfants aimeraient s'échapper. En guise de consolation, des œufs en chocolat. Autrefois, les œufs cachés dans le jardin étaient des œufs durs colorés : le mercurochrome pouvait même faire office de peinture rouge. Ces œufs qui se nichaient alors dans les jardins n'étaient pas rares comme ils le sont devenus aujourd'hui.

L'année dernière, à la même époque, sur les bords de Marne désormais interdits, une femelle cygne avait pondu des œufs qu'elle couvait dans un nid de roseaux. Le mâle était à ses côtés, protégeant ainsi sa progéniture. Une gestation de presque quarante jours, une quarantaine naturelle, avant l'éclosion, à l'image du Carême avant Pâques. Ce couple est peut-être encore là aujourd'hui, protégé par l'absence humaine.

Ces cygnes que nous observions silencieusement nous plongeait dans l'univers de la fiction, des métamorphoses : celle d'Odette, transformée en cygne dans *Le Lac des Cygnes*, celle de Zeus ayant pris l'apparence d'un cygne pour séduire Lédèa, mère de Castor et Pollux, d'Hélène et de Clytemnestre, venus au monde dans un œuf, celle du vilain petit canard transformé en magnifique cygne.

Et en ce lundi de Pâques, jour où le Christ mort est redevenu vivant, de mon bureau aux murs coquille d'œuf, je veux croire en la guérison de tous les malades, surtout de ceux scandaleusement étiquetés comme non réanimatoires, j'aspire au bris de la coquille qui enserme nos vies, à un changement qui serait signe d'un retour à la normale.

Mardi 14 avril (P. C., mère d'élève) :

Printemps de confinement,
J'écoute le silence du monde,
Les rires de mes enfants.

Mardi 14 avril (V. B., professeur de français) :

Après le *Nous sommes en guerre* martelé par le président, le *lundi 11 mai* a été le leitmotiv de l'allocution du président : un horizon certes, mais pour le moins brumeux. Le 11 mai, où en sera la courbe des contaminations, des réanimations, des décès ? Ne déplorerons-nous presque plus de nouveaux cas ou entamerons-nous seulement la décrue ? Les cours reprendront, mais l'adverbe *progressivement* balaie toute certitude. En fonction des régions, des établissements, des élèves ? Les lieux de rassemblement, de proximité sociale comme les cafés, les cinémas, les salles de concert, restent interdits. Mais les écoles rouvrent ? Les élèves doivent reprendre l'école pour que leurs parents puissent reprendre le travail et pour que la fracture socio-scolaire ne s'aggrave pas plus. Mais je pense aux couloirs exigus du lycée où il faut se frayer un chemin pour se rendre d'une salle à l'autre, aux centaines de lycéens du lycée Paul Doumer, aux 35 élèves de 2nde remplissant une salle et je pense à la Chine et à sa nouvelle vague épidémique. Je reste alors dubitative : il va falloir repenser le lycée ou ne pas précipiter la reprise.

Et le bac ? Un contrôle continu évaluant une année en pointillé, une année discontinue. Une effraction dans ce contrôle continu : l'oral du bac français maintenu. Je me vois déjà en caissière derrière ma vitre en plexiglas avec devant moi un élève faisant défiler sur le tapis roulant de l'épreuve la nourriture littéraire apprise. Une note en guise de ticket de caisse, un avoir sur l'année prochaine.

Mardi 14 avril (S. L., lycéen) :

Une nouvelle semaine débute. Cela fait déjà quatre semaines que nous sommes confinés. Je suis de moins en moins sociable, le contact avec les autres élèves de la classe et mes amis ne se fait que par le biais des réseaux sociaux ou des jeux vidéo. L'année 2020 était déjà la pire année de ma vie, à cause des problèmes de santé touchant des membres de ma famille. Mais cette grave épidémie n'a fait qu'aggraver la pression qui était sur mes épaules au quotidien. Je ne pensais pas que l'école qui me changeait les idées, me manquerait à ce point.

Sinon, tous les jours, je fais mon sport et mon travail. Je reconnais que j'ai de la chance de vivre dans une maison et j'ai une pensée pour les personnes qui habitent en appartement. Mais mes journées se résument à une routine interminable.

Hier à 20 h, notre président Emmanuel Macron a pris la parole et a annoncé la fin de ce confinement et de cette routine sans fin, mais cette décision a éveillé de nouvelles craintes dans mon esprit, comme celle d'être en contact avec des personnes ayant contracté ce Covid19, des personnes qui pourraient potentiellement me contaminer et donc mettre en danger la vie de certains membres de ma famille qui sont déjà fragilisés.

Mercredi 15 avril (V. B., professeur de français) :

De leurs balcons voisins mais opposés, des personnes jouent à la bataille navale pour que s'écoule le temps et coule le coroNAVIRus.

Mercredi 15 avril (V. M., professeur de sciences physiques) :

L'histoire des sciences apparaît un peu comme un marronnier dans la pédagogie des sciences physiques. Elle peut avoir une diversité d'intérêts, dont je vous propose une liste non exhaustive. Didactique, elle permet à chacun, par l'étude de l'évolution de la pensée humaine, de faire son propre cheminement. Pédagogique, elle offre des points d'accroche et permet d'humaniser les sciences (la petite histoire rejoint la grande). Instructive en elle-même, elle montre comment les sciences permettent de produire, c'est leur rôle utilitaire, mais aussi comment elles sont elles-mêmes produites : par intérêt ou par curiosité. Et même, on y voit un moyen d'intéresser les littéraires aux sciences !

Cette période inédite, si particulière¹, nous offre d'observer la science en marche. Avec la difficulté de produire une vérité. Le besoin de rigueur. La nécessité du détail et de la nuance. Mais aussi de la spéculation. La science est aujourd'hui sommée de *savoir* ce qu'il faut faire, afin de mettre des moyens importants là où ils sont utiles, et juste là². Imaginait-on se poser ce genre de questions³ ? :

- Tel modèle de masque sert-il à se protéger, à protéger les autres ou seulement à se rassurer ?
- Quelle est la balance bénéfique/risque de l'hydroxychloroquine ? Faut-il prendre le temps de s'imposer une étude dans les règles de l'art ?
- L'urgentiste qui, sortant de son service à bout de souffle, estime qu'il y a trop de joggeurs dans les rues, a-t-il raison quand, au même moment, on commence à constater les effets psychologiques du confinement ?
- Quelle est la différence entre un test PCR et un test sérologique ?
- Quelle stratégie de déconfinement adopter ? : immunité collective, tests massifs, attente d'une hypothétique disparition du virus ou découverte d'un remède ?

On voit que l'urgence et la complexité sont difficiles à concilier et la quête d'absolus probablement vaine. Mais n'a-t-on pas appris, lors des attentats, que courir dans n'importe quelle direction n'était pas approprié ? On aimerait se projeter dans le déconfinement à l'échéance de quelques semaines. Mais aujourd'hui, à l'échelle de la semaine justement, notre histoire se synchronise à celle des sciences ! Quelle aventure, même si elle est tragique.

1. *Euphémismes consacrés de pandémie ? Nos « événements » d'Algérie ?*

2. *Le contraste est d'ailleurs savoureux, entre des politiques (pas spécialement nos dirigeants actuels) parfois adeptes de ce que résume la citation apocryphe « Des chercheurs qui cherchent, on en trouve. Des chercheurs qui trouvent, on en cherche. » et un exécutif qui s'adosse désormais à un comité scientifique.*

3. *Exercice : associer à chacune des questions qui suivent, les mots pertinents parmi les qualificatifs des sciences qui précèdent.*

Nous sortirons de là, grâce à notre capacité collective à nous mobiliser, à nous réorganiser et à construire des solutions de manière rationnelle. Pour sûr, quelles que soient les éventuelles erreurs que nous aurons commises, ce que nous aurons réussi, n'aura pas (pour l'essentiel) été le fruit du hasard.

Mercredi 15 avril (V. B., professeur de français) :

A peine sortis de l'hiver, nous voilà presque en été, comme si le temps, le printemps, au lieu de se dilater, s'était compressé, recroquevillé. Le forsythia vient de faner mais déjà les clochettes du muguet et les cornets des arums arborent une blancheur insolente. Le lilas et la glycine rivalisent de couleur et d'odeur, l'érable quitte son rouge prétentieux pour un vert plus humble et les chatons du bouleau, aidés par le vent, sont chassés par le feuillage naissant. Les iris, parents pauvres des orchidées, mais moins fragiles qu'elles, ont fleuri au lycée, loin du regard des élèves, et nous rappellent ceux d'Auvers-sur-Oise immortalisés par Van Gogh.

Il nous faut déjà surveiller les buis qui risquent d'être dévorés par les pyrales, surveiller notre peau qui risque d'être dévorée par les moustiques que l'hiver doux a épargnés et penser à installer un nichoir pour les chauves-souris, ces mammifères volants sorcellisés et diabolisés comme réservoirs de maladies émergentes, mais si utiles à la vie.

Mercredi 15 avril (G., lycéenne) :

Avant-hier, le président a fait son allocution et a annoncé le prolongement du confinement. Je n'étais pas étonnée car quelques Français ne respectent toujours pas les règles et beaucoup de personnes sont encore infectées. Cela me pèse car, sans le confinement, je serais déjà dehors à profiter du soleil avec mes amis mais malheureusement ce n'est pas possible.

Pour moi, le confinement n'a pas changé grand-chose dans ma famille. Chacun est dans son coin et fait sa vie de son côté, ce qui n'empêche pas que nous puissions rire ensemble. Nous mettons de la musique à fond, dansons, chantons pour éviter l'ennui. Tous les soirs à 20 h, je suis devant la télévision pour regarder les informations afin de voir l'évolution de la situation qui est assez catastrophique pour le moment.

Mon mode de vie a complètement changé : je me lève tard, je m'endors tard, je mange une à deux fois par jour et je grignote tout le temps.

Le président a également annoncé la réouverture des établissements le 11 mai : je suis mitigée, car je suis impatiente de retrouver mes amis mais le réveil tôt le matin ne me manque absolument pas. Malgré le confinement, mon rôle de déléguée n'a pas forcément changé : quand mes camarades ont besoin d'aide ou d'informations sur le travail, ils savent que je suis là et me posent des questions.

Jeudi 16 avril (M. G., professeur d'anglais) :

Une nouvelle semaine de confinement et comble de l'ironie, encore une semaine de soleil ! Le printemps est là. Cette saison magnifique où les arbustes à feuilles caduques s'habillent, où les arbres encore nus se parent de belles robes dans un camaïeu de vert. On dirait qu'on s'est trompé de saison.

Le vert, symbole de la chlorophylle, de la photosynthèse et de l'oxygène, de la vie en somme. Ce même oxygène qui vient à manquer aux malades frappés par les complications de cette nouvelle maladie, dont on sait si peu de choses et sur laquelle on conjecture tant.

Cette situation me rappelle mes cours d'épistémologie et ce fameux ouvrage de Karl Popper intitulé *Conjectures et réfutations*, dans lequel il expose sa théorie de la connaissance scientifique. Si « la vérité est la seule chose qui résiste au temps », qu'y a-t-il de vrai dans ce que nous savons de ce coronavirus ? Nous qui nous pensons si forts, nous revivons douloureusement le souvenir de notre finitude mais nous observons aussi un dévouement infini des soignants, des enseignants, des commerçants, des agriculteurs, des livreurs, des caissières et de ces hommes et femmes sans lesquels tout s'arrêterait.

Jeudi 16 avril (V. B., professeur de français) :

Chaque matin, à défaut d'*alter*, d'altérité sociale, haltères et compagnie. Sur le tapis de sol acheté à *Nature et découvertes*, est écrit *Voyages immobiles*, nom oxymorique d'une gamme de produits pour le yoga. Invitation au voyage à travers le temps, l'espace, les autres et soi-même. Invitation à l'inspiration, en cette période où trop de personnes expirent.

Cet après-midi, visioconférence avec une quinzaine d'élèves de 2^{nde} 4 qui ont emprunté un chemin virtuel et m'ont rejointe pour un voyage immobile à travers la poésie. Nous avons ainsi retrouvé Du Bellay à Rome regrettant son petit village d'Anjou, Lamartine près du lac du Bourget, déplorant l'absence de sa bien-aimée, André Chénier confiné dans sa prison parisienne et imaginant les plaintes d'une de ses compagnes de captivité, se sentant trop jeune pour mourir.

Trop jeune pour mourir, c'est bien ce qui a révolté Victor Hugo, lorsque sa fille Léopoldine s'est noyée, ou encore Arthur Rimbaud évoquant la guerre franco-prussienne. Si on demande à un élève quel poème il préfère, il répondra presque toujours « Le Dormeur du val » de Rimbaud ou « Demain dès l'aube... » de Hugo. Ces deux poèmes nous conduisent sur une fausse route, celle d'un soldat dormant dans une nature paisible et celle d'un homme partant rejoindre celle qu'il aime. Au bout de cette route, à la fin du poème, une impasse, la chute : le jeune soldat et la jeune femme sont en réalité morts.

Trop jeune pour mourir n'est pas en ce moment ce qui nous scandalise, car le virus épargne la plupart des jeunes. Toutes ces personnes âgées dans les hôpitaux, dans ces maisons de retraite rebaptisées par l'acronyme impersonnel *Ehpad*, paronyme d'*épave*, sont trop vieilles pour mourir : leurs vies nous sont précieuses.

Jeudi 16 avril (D., lycéen) :

La deuxième semaine des vacances passe très vite. Grâce au discours d'Emmanuel Macron, nous savons que les cours reprennent le 11 mai. Cette nouvelle est rassurante, car nous pourrions alors sortir et voir nos amis. Malheureusement, ce qui est dommage est que les personnes ne respectent pas les règles du confinement : le virus continue donc à se propager et les morts à augmenter.

Mon quotidien durant ce confinement est toujours pareil. Je me couche et me lève très tard. Même si cette expérience est unique et qu'elle ne va sûrement jamais se reproduire, je la trouve inintéressante : certes, je passe du temps à jouer et à discuter avec mes parents, mais l'ennui et les devoirs sont mes activités principales. Et comme nous avons plus de travail scolaire, je n'arrive pas tout le temps à le gérer.

Vendredi 17 avril (S. G., professeur documentaliste) :

J'avais pensé échapper à la demande de V. car même si je trouve cette idée de journal partagé géniale, je ne me sens pas à l'aise avec cet exercice d'écriture. Mais on ne dit pas non à M^{me} B....

Durant cette quatrième semaine de confinement, nous sommes en vacances ! J'avais appréhendé l'oisiveté de ces vacances confinées après la frénésie qui s'était emparée de nous pour mettre en place la fameuse *continuité pédagogique* !

En fait, je goûte avec beaucoup de bonheur cet écoulement du temps apaisé, je lis, je lis, je lis...

Ici chacun s'occupe entre télétravail, devoirs (un peu), sport dans les escaliers (les 69 marches de notre petit immeuble n'ont plus aucun secret pour nous), le jardin est un luxe immense en ce moment...

Les infimes changements de la nature sont attendus avec impatience, je les partage en photos envoyées aux amis : fleurissement des iris, évolution des rosiers qui se couvrent de fleurs, en retour je reçois des photos de Bretagne, de la Côte Atlantique, des Antilles, de Paris, de Marseille, du Perreux... Ces échanges font partie des rites qui rythment la journée comme les appels en visio journaliers et les applaudissements de 20 h pour tous ceux qui travaillent hors de chez eux. Je pense beaucoup à nos anciens élèves, médecins, futur(e)s médecins, infirmier(e)s, futur(e)s infirmier(e)s. Je suis si admirative en temps ordinaire de leur engagement, de leur investissement, toujours si généreux quand nous les sollicitons pour venir parler de leur métier au lycée. Et aujourd'hui en première ligne, merci à vous.

Mais il y a un manque car malgré les SMS, les appels, WhatsApp, Facebook, rien ne remplace le contact, ma fille me manque, mes amis me manquent, mes collègues-amis me manquent, mes collègues me manquent, mes élèves me manquent...

Et tant de questions sur l'après, quels changements ? Comment et quand les élèves reviendront ? Dans quelles conditions ? Comment vivent-ils ? Certains me disent bien, pour d'autres cela semble beaucoup plus compliqué. Quelles conséquences pour les adultes, en tant que fonctionnaires pour l'instant pas d'inquiétude mais les autres, ceux qui perdent leur emploi, leur activité ? Et puis ceux qui sont malades, ceux qui décèdent, leur famille ? Arriverons-nous à organiser un monde plus juste, plus respectueux des autres, de la nature... ? Cette pandémie entraîne des interrogations vertigineuses.

Vendredi 17 avril (R., lycéen) :

J'ai l'impression que le confinement est interminable, à tel point que je ne compte plus les jours, longs et épuisants. Ma santé se dégrade : mes douleurs musculaires m'empêchent de dormir. Ce qui devait être pour moi des vacances s'est transformé en véritable calvaire. Enfermé chez moi, sous un soleil brûlant, je m'imagine à la piscine ou dehors, jouant au football avec mes amis. Je n'attends qu'une chose : retrouver mes habitudes, sortir, m'amuser et en finir avec ces journées monotones.

Samedi 18 avril (V. B., professeur de français) :

Maska, noir.

Masque, visage ou corps noirci, fardé, grîmé, comme les cils maquillés par le mascara.

Masque porté pour se déguiser, se cacher, jouer un rôle, masque porté lors de rites.

Masques qui *distillez cet air d'éternité* comme l'écrit Senghor dans sa « Prière aux masques », vous êtes aussi là pour nous protéger.

Masques à oxygène pour nous aider à respirer, masques à gaz pour contrer les armes chimiques, masques chirurgicaux destinés à protéger, masques de type FFP2 pour se protéger et même masques de plongée détournés de leur fonction première.

Masques noirs devenus clairs et clairsemés en ces temps pourtant de nécessité.

Alors, masques alternatifs, créatifs, à défaut d'être autant efficaces. Des tutoriels prolifèrent pour nous guider dans la fabrication de masques. En Slovaquie, lors du serment prêté par le gouvernement le 21 mars, la présidente de la République a porté un masque framboise assorti à sa robe.

Masque : nouvelle polémique. La question qui nous agite maintenant n'est pas d'autoriser ou non son port, mais de le prescrire ou non. Tomber le masque ou lever le voile, deux gestes opposés pour une même idée : transparence. Pourquoi le port du masque n'est-il pas imposé ? Parce qu'il n'empêche pas la contamination ? Parce que, se sentant alors protégées par lui, les personnes ne vont plus respecter la distanciation sociale ? Ou parce que la pénurie est incompatible avec sa prescription ?

C'est dans cette incertitude que je décide de porter le seul masque en ma possession pour faire mes courses. Dès le portail franchi, je me sens ridicule avec cet appendice. Un sentiment de mascarade. Mais en même temps, j'éprouve un certain plaisir à marcher presque incognito dans les rues du Perreux. Je suis devenue Zorro qui aurait troqué son masque noir pour un masque blanc, descendu d'un cran.

Quelques pas de plus et j'étouffe. Je ne retire pas le masque, mais son efficacité en tirant sur ses élastiques. Un souvenir alors : celui du masque anesthésiant que m'appliquait le barbare, au nom encore plus barbare, oto-rhino-laryngologue, et qui m'étouffait à chaque paracentèse. Il m'endormait ainsi, provoquant en moi une mort éphémère. Ce produit inhalé avait à l'époque l'odeur détestable de la laque, qui, pour ma fille, est celle, magique, des irréprochables chignons des galas de danse.

J'entre dans un magasin et au moment de taper mon code de carte bancaire, le trou noir, comme si mon cerveau n'était plus oxygéné ! En sera-t-il de même, quand je porterai le masque en cours ?



Mode de ce printemps...et peut-être de cet été !

Samedi 18 avril (A., lycéen) :

Cela fait un mois que nous sommes confinés. Le président de la République a annoncé lundi soir le prolongement du confinement d'un mois de plus, jusqu'au 11 mai. Ce qui est dur est de ne pouvoir se déplacer et sortir que pour des raisons obligatoires. Mais ne pas sortir permet de réduire la propagation du virus et donc de réduire les cas graves, ce qui permet de ne pas surcharger les hôpitaux qui manquent de personnel et de matériel. Nous n'avons donc pas trop le choix entre sortir ou respecter les règles.

Malgré les points négatifs qu'apporte le confinement, au moins en ce moment, nous sommes en vacances et donc nous n'avons pas de devoirs à envoyer tous les jours. Les vacances pendant le confinement, même si nous ne pouvons pas sortir, permettent au moins de se reposer. Au début du confinement, nous avons beaucoup de devoirs à faire et à envoyer, ce qui n'est pas le cas durant les vacances.

Je pense donc que le confinement peut être pour tout le monde une bonne comme une mauvaise expérience.

Dimanche 19 avril (V. B., professeur de français) :

Parents, amis, collègues, élèves, hommes politiques, journalistes, commerçants...tous concluent leur prise de parole par l'injonction *Prenez bien soin de vous* ne connaissant comme variante que *Prends bien soin de toi*.

Cette formule altruiste invite à une forme d'égoïsme : s'occuper de soi, mais qui revient à s'occuper des autres en ces temps de contagion.

Prenez bien soin de vous signifie *veillez à votre santé physique et morale*, mais cette expression est en train de muter : elle devient synonyme de *prenez bien garde à vous, soyez prudents*. Un changement dont l'étape suivante risque d'être un affaiblissement. Alors, prenons bien soin que cette expression ne devienne pas une simple formule de politesse, au même titre que *Bien à vous* ou *Cordialement*.



Sur le portail d'une maison du Perreux

Dimanche 19 avril (L., lycéen) :

Nous entrons bientôt dans la cinquième semaine de confinement. Cette situation est pénible : je ne vois plus mes amis, ma famille et même l'école me manque parfois.

Mes horaires sont maintenant décalés, 6 heures du matin est devenu mon nouveau 23 heures, au grand désespoir de mes parents. J'ai perdu ma motivation pour travailler, mes journées ne ressemblent à rien.

J'ai eu 16 ans le 30 mars dernier. Ma mère a voulu me faire mon petit déjeuner préféré, des pancakes, mais elle n'avait plus de farine. Les magasins non plus.

J'ai regardé plus de séries en 4 semaines que depuis le début de l'année scolaire.

Franchement, je ne sais pas quelles impressions donner, j'ai juste hâte de reprendre une vie normale.

Lundi 20 avril 2020 (L. G., professeur d'histoire) :

Je ne compte plus les semaines depuis le début de cette étrange période. Je repense à mes élèves et je constate avec une certaine résignation stoïcienne que l'année me semble perdue. Résignation stoïcienne ? Un stoïcien est-il résigné ? J'ouvre mon Gaffiot et je note le premier sens du mot *resigno/resignare* : « rompre le sceau » ou « ouvrir une lettre »... Une enquête étymologique, signification première du mot *Historia*, pourrait ainsi commencer ! Epidémie, Pandémie, fléau, fin du monde... Depuis la nuit des temps, l'humanité est confrontée à ces « Cavaliers de l'Apocalypse »...

Mais l'historien ne croit pas aux mythes, il les analyse avec le scalpel d'un Thucydide, d'un Polybe... Combien de fois les hommes ont-ils connu ces épisodes, croyant ainsi à leur fin ? On se souvient bien de la grande peste d'Athènes, au tout début de la guerre du Péloponnèse (431- 404 av. J.-C.), l'illustre Périclès qui donna son nom à son siècle perdit la vie dans cette terrible maladie décrite merveilleusement par Thucydide dans son deuxième livre de la *Guerre du Péloponnèse*. Le récit glace même le sang des étudiants : un tiers de la population d'Athènes a péri dans cet épisode. Peu avant, en 453 av. J.-C. à Rome... Cela faisait à peine 60 ans que la *Res Publica Romana* était fondée et pourtant, les dieux semblaient avoir abandonné les Romains qui, terrifiés, pensaient voir la fin de cette petite cité-Etat du Latium... et pourtant... On sait quelle fut sa gloire au cours des siècles qui suivirent. Vingt-deux siècles de civilisations, de 753 av. J.-C., date présumée par Varron de la naissance de la cité, fondée par Romulus, jusqu'en 1453, un mardi 28 avril, je crois, date de la fin de l'Empire romain d'Orient... oui c'est ainsi que les Byzantins se voyaient... Le contraste est bien saisissant si l'on observe les amusantes et pathétiques gesticulations de nos journalistes et politiques manquant de sagesse, de cette *sapientia*. Cela me rappelle cette belle phrase de Cicéron : *sapientia est ars vivendi*, que je traduirais par : « la sagesse est l'art de vivre ». Je me verrais bien avec mes élèves, un de ces jeudis après-midi, arrivant avec un petit air désinvolte, les retrouver, écrire cette phrase au tableau, perdre du temps en leur proposant de s'amuser à la traduire d'intuition pour leur montrer que le latin est plus simple et logique qu'on ne le croit. Puis, discuter le sens de cette pensée et les écouter échanger comme ils le font si bien, en attendant d'être surpris par la sonnerie. Mais cela attendra. L'homme est bien présomptueux de croire soumettre la nature à ses destructions, à ses exactions. Les Anciens en auraient eu une profonde aversion...

Cette maladie est celle de la mondialisation. Les épidémies de Rome et d'Athènes furent circonscrites, tandis que celle, plus terrible encore, de la peste noire au XIV^e siècle détruisit près d'un tiers de la population européenne... Partait-elle de Chine ? Elle suivait assurément la route du commerce, de l'appât du gain... Arrivée par mer, à Marseille et portée par de simples puces, sur des rats... Plus terrifiante encore était la grippe espagnole de 1918 à 1920. Trois vagues successives emportèrent jusqu'à 80 millions d'âmes alors que la guerre avait déjà fauché 11 millions d'hommes, jeunes et vieux... Cependant, alors, les gouvernements, sauf celui de l'Espagne, avaient censuré tout cela pour éviter de « démoraliser » la population et éviter d'entraver la... reprise économique ! L'Histoire ne nous rend certes pas devins, elle ne sert même à rien ! En revanche, elle interroge notre rapport au monde et aiguise notre esprit critique.

Quant à moi, je ne suis pas malheureux, en stoïcien, plongé dans mes livres, j'écris mon livre sur l'histoire de Rome, je voyage dans le temps. J'imagine Hannibal franchissant les Alpes, Scipion l'Africain ou Caton le Censeur. Je m'éloigne du monde présent puisque je n'ai pas prise sur les choses. Je les contemple depuis ma tour. Chaque matin, je contemple aussi l'horizon depuis mon bureau. J'admire les couleurs des arbres du bois de Vincennes... un beau ciel bleu... pas de bruit... un air pur... Je souris en imaginant la faune prendre sa juste revanche sur l'homme, le seul animal capable de s'autodétruire massivement ! J'aperçois même la tour Eiffel et le Panthéon. Le Quartier latin et les bouquinistes me manquent aussi ! Mais tout passe, le temps et les choses... *tempus fugit* et à une vitesse folle. Je pense aussi à ces malheureux qui n'ont pas de toit, ceux-là même qui connaissaient déjà la « distanciation sociale » bien avant que nos sages dirigeants n'inventent cela pour masquer, c'est le cas de le dire, leur inconséquence et la mise en danger de nos soignants. Je pourrais être en colère. Je l'ai été. La colère est une courte folie, disait Sénèque le stoïcien... mais je me rassure en me disant aussi que c'était le pire défaut de Marc-Aurèle, l'empereur philosophe et stoïcien ! Conclusion ? Provisoire, assurément... la sagesse est peut-être de songer qu'il y a plus malheureux que soi et de maintenir nos esprits curieux et avides de

connaissances, de renforcer notre âme par le savoir et notre corps par l'exercice, comme le faisaient les stoïciens à la palestre ou au gymnase. Cultivons nos intelligences par la connaissance. L'intelligence est une lame que l'on affûte avec le savoir, le plaisir d'apprendre et sans travail (venant du latin *tripalium*, instrument de torture). De chaque tragédie, on peut tirer une leçon et je vois déjà, depuis ma tour, que l'école nous manque à tous. Si l'on ne ressentait pas ce manque, on pourrait croire qu'elle n'était pas, pour les élèves comme pour les professeurs, si... essentielle...

Lundi 20 avril (S., lycéenne) :

Lors de sa dernière allocution, le président nous a annoncé une reprise des cours le 11 mai. Selon le ministre de l'Éducation nationale, « toutes les écoles ne seront pas ouvertes le 11 mai ». La reprise se fera progressivement avec plusieurs aménagements.

Pour ma part, je pense que l'ouverture des établissements pourrait engendrer une deuxième vague d'épidémie. Malgré les gestes barrières, il est impossible de n'avoir aucun contact avec nos camarades et nous pourrions bien transmettre ce virus à nos familles.

Néanmoins, pouvoir sortir, voir mes amis, profiter du bon temps tout simplement me manquent beaucoup. J'espère que la situation s'améliorera pour que nous puissions tous reprendre nos vies respectives.

Lundi 20 avril (T., lycéenne) :

Nous sommes maintenant dans la 5^e semaine du confinement : le président Macron nous a récemment donné une date de déconfinement progressif, mais beaucoup craignent que la situation actuelle ne soit prolongée.

Le confinement a modifié ma manière de vivre. Je me couche très tard et me lève en début d'après-midi. Je mange beaucoup moins et souvent plus mal. Ce mode de vie crée vraiment un décalage et comme beaucoup, je pense que la rentrée, avec des horaires plus matinaux, sera dure.

De temps en temps, j'ai l'opportunité de sortir un peu moins d'une heure prendre l'air en allant promener mon chien, ce qui est vraiment très agréable vu le magnifique soleil qui règne actuellement et que depuis des mois nous attendions.

J'essaie de m'occuper comme je peux en appelant mes amis, en regardant des séries ou même en cuisinant mais au bout de 5 semaines, on a très vite fait le tour des activités à faire.

Pour ma part, le confinement est très dur mentalement, car il a annulé deux voyages que j'attendais impatientement et un concert auquel je devais assister avec ma meilleure amie. Mais j'essaie de rester positive et de me dire que le principal est que mes proches et moi-même soyons en bonne santé et que d'ici un moment, si nous continuons nos efforts, nous pourrions revenir à une vie normale.

Lundi 20 avril (D. M., professeur de mathématiques) :

« Écris ! »... Voilà un mois que les mots de M^{me} B. résonnent dans mon esprit et qu'elle m'exhorte régulièrement à participer au journal de bord. L'idée du journal est vraiment formidable ! Seulement voilà... Pas le temps... Et j'ai tout un tas de bonnes raisons de ne pas écrire. De raisons ou de prétextes ?

« Écris ! »... Pourquoi ne pas essayer après tout ? Je passe mon temps à répéter aux élèves « Mais essaye au moins ! Tu n'as rien à perdre ! » Je devrais m'appliquer mes propres principes. Qu'à cela ne tienne, essayons ! Mais voilà... vingt ans sans écrire, ça laisse des traces de rouille, car on ne parle pas ici de rédiger un compte rendu d'action pédagogique dans le jargon technique et consacré.

Quitte à prendre ma plume, autant le faire stricto sensu : j'ai délaissé le stylo à bille bassement utilitaire et j'ai ressorti mon vieux Waterman, fidèle compagnon d'un temps pour moi révolu, celui des commentaires composés et des dissertations de philosophie. Face au papier blanc, le constat du vide. « Essaye au moins ! » C'est parti, je me jette à l'eau ! Deux heures plus tard, j'ai noirci et biffé une dizaine de pages inexploitables, un ramassis d'idées débitées en vrac au fil de la plume. Mauvaise méthode, j'aurais peut-être dû faire un plan. En tout cas, j'ai bien fait de prendre un brouillon, d'autant que l'usage de la ponctuation plus qu'abusif me saute aux yeux : un peu plus et je glissais des émoticônes partout dans le texte ! Pas très sérieux tout ça.

« Écris ! Tu as la plume facile ! » Facile... facile... Elle en a de bonnes, M^{me} B. ! Pourtant, elle n'a pas tort : ECRIRE, se contraindre à un moment d'introspection, verbaliser, rayer, reformuler, préciser, ordonner, développer, écarter pour une heure ou deux cet ordinateur trop chronophage, les notifications incessantes, le smartphone presque addictif, bref revenir à l'essentiel. Comment en est-on arrivé à agir comme des automates sans presque jamais prendre de recul ? On ne s'octroie le droit ou l'occasion de réfléchir que pour exécuter une tâche professionnelle, et le reste du temps quoi ? Une sortie culturelle ou un livre conçus par d'autres, une bonne ouverture j'en conviens, mais de construction, pas une once.

Au fil des pages de brouillon raturées, le constat est sans appel, cela fait des années que je n'avais pas pris le temps d'écrire, juste comme ça gratuitement, presque pour l'hygiène de l'esprit. Pendant que la France entière réapprend à se laver les mains, M^{me} B. a-t-elle conscience de me réapprendre à philosopher ? Tout ça pour un mot « Écris ! » Elle est balèze M^{me} B., je vous le dis !

Mardi 21 avril (L., lycéen) :

Aujourd'hui, cela fait quarante jours d'isolement. Quarante jours qui se sont répétés, inlassablement. Identiques pour la plupart, inchangés par le temps qui passe, alors que dehors l'hiver a laissé place au printemps et que la nature a repris ses droits. Nous nous sommes endormis dans un monde et nous nous réveillons désormais dans un autre. Tandis que nous sortons de notre hibernation, l'espoir est plus vif que jamais. Seulement, l'espoir est-il suffisant ? Nous nous battons contre un mal qui n'en est pas un. Le virus n'a pas d'intentions, il ne désire rien et malgré cela déchire les familles. Il est comme la mort elle-même, ni fondamentalement mauvais ni particulièrement bon, seulement naturel, dénué de toute notion de bien et de mal. La Couronne est impartiale mais elle n'est pas juste. Les pauvres comme les riches ont beau avoir été touchés, tout le monde ne peut pas se permettre de se défendre de la même façon. Et alors que notre long sommeil a été bénéfique à certains

et leur a permis de se ressourcer loin des artifices, il a aussi été porteur de rêves et d'ambitions pour un futur meilleur, presque utopique, chez d'autres. Les câlins et les baisers étant devenus soudainement des armes létales, ne plus rendre visite à ceux que l'on aime est devenu un acte d'amour. Le « confinement », mot qui n'a plus aucun sens et dont l'usage excessif en a révolté plus d'un (y compris moi), s'est fatalement transformé en violences domestiques. Combien de personnes ont dû affronter leur propre virus en se confinant avec leurs proches ? Les victimes se multiplient au fur et à mesure que le fléau poursuit sa lente progression meurtrière et que son emprise inéluctable nous garde cloîtrés. Vous avez réalisé que la beauté, le pouvoir et l'argent ne valent rien et ne peuvent pas vous procurer l'oxygène pour lequel on se bat tant aujourd'hui. Les problèmes aberrants que l'on rencontre, le message désespéré que semble nous envoyer la Terre et ces prises de conscience tardives chez la population témoignent de la nécessité de tirer des enseignements de la situation. Les hôpitaux sont à bout de souffle, ils souffrent, tels les malades qu'ils tentent bravement de soigner. Nos dirigeants ont promis de récompenser le personnel médical pour la sueur coulée, les incroyables efforts déployés, les nuits sacrifiées, le temps volé ainsi que l'énergie et le courage dont ils ont fait preuve. Une prime bien méritée pour ces héros applaudis à la nuit tombante mais aussi discriminés, menacés et agressés d'une manière aussi abjecte que révoltante. Ces comportements nous laissent entrapercevoir cette fameuse utopie, l'évolution de notre monde à la fin de la crise. A l'image de nos journées de confinement semblables, je crains au fond que le monde d'après ne soit le monde d'avant. La guerre est loin d'être terminée.

Mardi 21 avril (V. B., professeur de français) :

40 jours se sont égrenés depuis le vendredi 13 mars, jour du dernier cours avec la 2nde 4 et de notre première chronique. Une quarantaine, un désert social fertilisé par nos impressions quotidiennes dans le journal, une continuité dans ce monde de ruptures, une passerelle au-dessus d'un monde raviné par la maladie.

Le 11 mai aurait pu être le jour de la libération, de la quille, diraient les militaires, de la levée d'écrou, diraient les prisonniers, de la rémission complète, diraient les malades. Pour toutes les personnes très âgées qui se laissent dépérir, atteintes du *syndrome de glissement*, pour tous ceux qui souffrent de cette claustration imposée, de ce mal appelé par certains *la fièvre de la cabine*, pour tous les élèves qui ont perdu leurs repères, leurs horaires, cette date est attendue, espérée. Mais ce jour nous offrira une liberté conditionnée, contraignante, avec un virus comme épée de Damoclès. Présence constante de gestes barrières, de masques et absence pesante d'accolades, d'embrassades pour fêter les retrouvailles avec les autres. Ce 11 mai ouvrira les vannes d'un déconfinement pire que le confinement, car à la solitude succèdera l'inquiétude d'un retour à la vie pouvant être un aller vers la mort.

Ce sera le début d'un déconfinement progressif. Dans notre lycée construit dans les années 30 et de style paquebot, les élèves vont se retrouver, certes par petits groupes et éloignés les uns des autres dans les classes, mais dans la cour, dans les couloirs, aux abords du lycée, qu'en sera-t-il ? Notre lycée ne va-t-il pas se transformer en *cluster*, en cloître du virus, à l'image du porte-avions Charles de Gaulle ?

Mais peut-être d'ici là le virus circulera-t-il moins, peut-être la récession économique sera-t-elle accompagnée d'une récession épidémique. C'est sur cette note d'espoir que s'achève ce journal polyphonique.

Mardi 21 avril (F. P., proviseur-adjoint) :

Pensons à être encore et toujours prudents, raisonnables, responsables, tolérants, solidaires, reconnaissants, bienveillants, optimistes.



« *Photomontage d'après American Gothic de Grant Wood* » du graphiste Laurent Blachier, ami de F. P.